

63/4

Avril 1963

N° 4

mensuel



Brabant

Tourisme.

DIEST...



(Photo de Sutter.)

*L'atmosphère
sereine
du vieux
béguinage
de Diest*

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN

BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

COTISATION : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Philippe Van Bever, notre nouveau président, par *M.-A. Duwaerts*. p. 1
- ITTRE, gros village de notre roman Pays de Brabant, par *Joseph Delmelle* p. 7
- Auguste Perret, par *V.-G. Martiny* p. 12
- La vie quotidienne à Bruxelles sous le régime hollandais, par *G. Winterbeek* p. 14
- Une ville du Hageland un peu repliée sur elle-même : Diest, par *Pierre Giraud* p. 20
- Dans les bas-fonds du Parc Royal, par *C. Derie du Bruncquez* p. 25
- Telle était la voie qui unissait deux grandes villes brabançonnnes, par *J.-M. Pierrard* p. 26
- Soirées du Tourisme et Midis du Tourisme, par *Yves Boyen* ... p. 30

Les textes publiés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.
Les manuscrits ne sont pas rendus.

NOTRE COUVERTURE :

Le château d'Iltre.

PHILIPPE VAN BEVER

NOTRE NOUVEAU PRÉSIDENT



N'ATTENDEZ pas de moi un grand discours... je n'ai rien préparé ! Je ne puis prononcer de belles paroles... je ne suis pas un orateur... Mais je voudrais, oui je voudrais vraiment, comme l'a fait mon prédécesseur avec tant de succès, stimuler par le tourisme le goût de la Culture, des Arts et des Beautés naturelles, chez mes compatriotes... »

Cet homme qui parle à mes côtés vient d'être élu président de la Fédération touristique du Brabant. La sincérité éclate dans chacun de ses mots, impressionne, subjugué. Il n'ignore pas qu'il succède à une forte personnalité pour laquelle il a toujours un profond respect : Edgard Spaelant.

Pourtant, d'emblée il a compris sa mission. Il l'a sentie s'imposer à lui. Le flambeau, abandonné par notre regretté président, est brandi, plus vivant que jamais. Philippe Van Bever le tient d'une main assurée.

C'est un authentique Bruxellois, un robuste Brabançon de 49 ans, impeccable bilingue, utilisant les deux langues nationales avec vélocité et bonheur, toujours souriant, qui, par son propos, tient l'assemblée en haleine.

Cette déclaration liminaire — véritable profession de foi — s'est faite à Ittre le 12 mars dernier. A Ittre, cet étonnant village, animé à souhait par un juvénile échevin de... 80 ans, Henri Montois. A Ittre, promis à un avenir touristique extraordinaire en raison des gigantesques travaux effectués au canal de Charleroi et qui seront terminés vers 1966-1967. Mais cela c'est une autre histoire. En attendant, est-il meilleur augure pour notre nouveau président, pour la Fédération ?

Philippe Van Bever est ou vient du peuple. C'est un homme travailleur. Il connaît les travailleurs, tous les travailleurs et leurs organisations syndicales. C'est l'homme qui s'est tracé une ligne de conduite très simple mais d'une solidité à toutes épreuves. L'ennemi, c'est l'ennemi, donc je refuse de collaborer avec lui. Et il entame des études d'assistant social à l'Ecole sociale de Louvain. A la Libération, il assume les fonctions de secrétaire de la Fédération syndicale C.S.C. à Bruxelles.

Elu conseiller provincial en 1945 sur la liste P.S.C., il est membre de la députation permanente depuis 1961.

Fumant le cigarillo, des yeux pétillants de malice derrière ses lunettes, cet homme « tout rond » adore les gosses et sa fille aînée en particulier sans oublier bien entendu son Koekelberg natal, dont il parle avec amour et... regret, l'ayant déserté.

« Je voudrais Duwaerts, je voudrais... » Il parle avec passion, s'anime crescendo mais — chose étrange — il reste calme, sûr de lui. Il abhorre les extrêmes et les extrémistes.

Ce qu'il voudrait : que son Brabant soit beau, grand, puissant ! Que les Brabançons soient cultivés... ! Quel programme !

Je ne vous l'avais pas encore dit : la Fédération touristique est en bonnes mains.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

Au service du tourisme brabançon et du pays

La Fédération tient, à Ittre, son assemblée générale statutaire

LA Fédération touristique du Brabant a tenu son assemblée générale statutaire à Ittre, accueillante localité au cœur des Ardennes brabançonnaises.

La séance, à laquelle assistaient notamment MM. Cluyse, commissaire d'arrondissement, Haulot, commissaire général au tourisme et de nombreuses personnalités brabançonnaises des milieux administratifs et touristiques, eut pour

Un aspect de la salle.



cadre un établissement choisi à dessein comme représentatif de l'effort hôtelier provincial.

Aux acclamations des délégués venus notamment de Nivelles, de Hal, d'Ottignies, de Villers-la-Ville, de Louvain et de Bruxelles, M. Van Bever, membre de la Députation permanente, a été appelé à la présidence de la Fédération en succession de M. Edgard Spaelant, récemment décedé.

UNE ANNEE FECONDE.

L'année 1962 fut féconde à la Fédération touristique de la province de Brabant. Comme M. M.-A. Duwaerts, secrétaire permanent, ne manqua pas de le souligner dans son rapport sur l'exercice écoulé, le regretté Edgard Spaelant l'a marquée de son empreinte créatrice; il laissera à tous le souvenir d'un grand serviteur du tourisme et du pays.



M. Philippe Van Bever inaugure sa présidence par une allocution où il affirme sa ferme résolution « de stimuler par le tourisme — comme l'a fait son prédécesseur — chez ses compatriotes, le goût de la culture, des Arts et des beautés naturelles. »

M. M.-A. Duwaerts donne lecture du rapport sur l'exercice écoulé.



M. Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme, fait l'éloge de la Fédération touristique et met l'accent sur le rayonnement du tourisme belge à l'étranger.

Parmi les réalisations de l'exercice écoulé, il importe de dégager la prestigieuse exposition « Rubens Diplomate » que parcourut la reine Fabiola et qui constitue un des clous de l'année avec ses 27.200 visiteurs; l'exposition « Ile-de-France - Brabant » (honorée, elle aussi, d'une courte apparition de la Reine) qui matérialisa admirablement les relations culturelles existant de longue date entre le cœur de la France et notre ancien Duché; ainsi que les intéressants travaux de la « Table Ronde » à Keerbergen, où des journées de contact fructueuses réunirent les délégués des syndicats d'initiative, sur le thème de : « Brabant, première province touristique du pays »

M. Neefs, trésorier, fait une démonstration chiffrée de la bonne gestion financière de la Fédération



et dont la mission était de faire l'inventaire des ressources de la région.

En matière de propagande, la Fédération a poursuivi sa politique de présence à des foires et à des expositions : la 35^{me} Foire internationale de Bruxelles (28 avril - 9 mai), où son stand fut très remarqué entre ceux des 32 pays qui y confrontaient leurs progrès et leurs techniques; la Foire internationale de Paris (19-31 mai), représentative du marché mondial pour 4 millions de visiteurs; la Foire de printemps à Charleroi (24 mars - 8 avril), où la mise en valeur des métiers d'art brabançons fut particulièrement soignée.

Aux dépliants si suggestifs « Le long de la 430 » (consacrée à la région située entre Bruxelles et Villers-la-Ville) et « Au-delà de la Nationale 3 » (région nord de l'axe routier Bruxelles-Liège) déjà existants, un troisième dépliant s'ajouta lors du printemps dernier : « Voici ce que vous cherchez » (surprises gastronomiques, esthétiques et spirituelles qu'offre le sud-est brabançon au départ de Wavre) est diffusé à 125.000 exemplaires rédigés en quatre langues.

Les tirés à part ont vu la commune de Braine-le-Château, au riche passé historique, recommandée aux touristes par 10.000 exemplaires, et le musée de Schepdael mis en relief également à la demande de la S.N.C.V.

Des expositions, visant à parfaire la belle floraison de l'artisanat d'art tout en poursuivant la propagande touristique, furent organisées à Tirlemont, à Wavre et à Diest, consacrées à la reliure et à la tapisserie, à la céramique. Par ailleurs, nombre de spécialistes en questions culturelles, artistiques, touristiques et d'histoire naturelle occupèrent la tribune de

Le nouvel hôtel d'Ittre, le « Relais du Marquis » où s'est tenue l'Assemblée générale de la Fédération.



la Fédération, au cours de conférences qui connurent le plus vif succès. Citons aussi les Concerts d'été, donnés dans quatre châteaux brabançons, dont on se souvient avec ravissement.

Il y eut encore les classes de neige en montagne près d'Annecy, dans le cadre des « jumelages » chers à la Fédération sous le signe de l'opération « Neige-Iode »; la Revue et ses chroniques variées; l'activité du Bureau d'accueil, des Services de documentation, de la bibliothèque, etc.

Pour ce qui est de l'aspect financier de ses activités, les fortes dépenses de la Fédération brabançonne ont été heureusement compensées par les recettes et des appuis substantiels. L'exercice s'est clôturé par un report très confortable, et 364 nouvelles affiliations ont été enregistrées.

L'ACTION FUTURE.

Enfin, M. Duwaerts a rapidement commenté les têtes de chapitre de l'action future.

Des plans sont à l'étude en vue de la création de sentiers pour cavaliers de Bruxelles à Keerbergen et de Bruxelles à Villers-la-Ville. Ces itinéraires parcourant des régions pittoresques seraient jalonnés de tous les relais nécessaires.

A l'aide de subsides, la Province participera à la construction d'auberges de jeunesse ou à l'aménagement de terrains de camping, dans le cadre de la promotion du tourisme social.

La Fédération sera surtout présente, comme l'an dernier, à nos foires à l'étranger. Notons dans cet ordre d'idées, qu'elle ouvrira sous peu, conjointement avec le Commissariat général au Tourisme, de nouveaux bureaux à Londres et à Paris.



L'APPORT DU TOURISME.

M. Arthur Haulot a rendu hommage à la mémoire de M. Spaelant qui fut un des artisans du tourisme brabançon et a fait l'éloge de la Fédération brabançonne. Il mit aussi l'accent sur le rayonnement du tourisme belge à l'étranger.

L'indépendance des Fédérations provinciales et des syndicats d'initiative vis-à-vis du Commissariat général ne nuit en rien, dit-il, à l'harmonie d'une politique touristique d'ensemble parfaitement cohérente, grâce au souci d'asseoir le tourisme sur le respect des initiatives.

Le Commissariat général poursuivra, cette année, son action visant à la promotion du tourisme tant intérieur (qui représente 75 % du mouvement touristique belge) qu'étranger. Sur ce dernier plan, la Belgique jouit d'une position confortable et les statistiques sont réconfortantes : bien que ne représentant qu'un quart du mouvement touristique national, le tourisme étranger vers la Belgique nous a valu, en 1962, un apport en devises dépassant 6 milliards de francs.

Que nous vaudra 1963, après un hiver pénible qui n'a pas porté atteinte à « l'appétit de déplacements » mais a, par ailleurs, entamé chez beaucoup de gens leurs possibilités financières ? Encore que ce soit là

*A gauche :
Mlle Boudringhien, présidente du S.I. d'Ottignies.*

(Photos : Belga.)

*De gauche à droite :
MM. Van Rijkel, secrétaire du S.I. de Louvain, De Brouwer et Walravens, respectivement président et secrétaire du S.I. de Hal, et M. Albert Marinus, administrateur de la Fédération.*

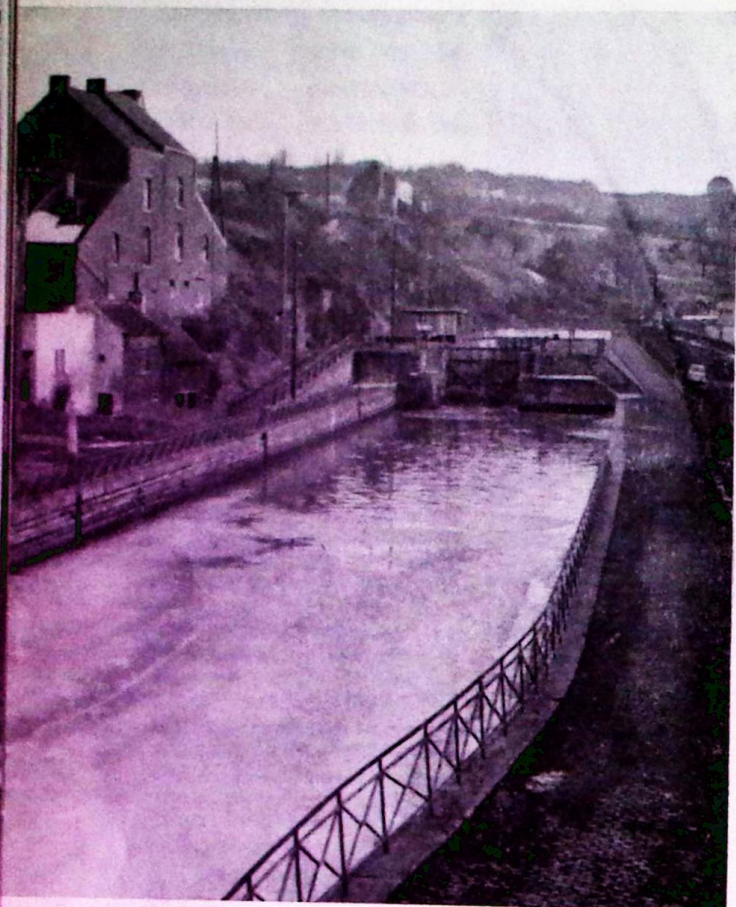
un point d'interrogation susceptible de révéler des surprises, M. Haulot s'est montré d'un optimisme raisonné quant au succès de la prochaine saison. Ses services s'attacheront à « servir cet optimisme », notamment par la campagne « Vacances en Belgique, vacances toniques », basée sur un effort accentué d'équipement touristique, et par les vacances culturelles « Festivals de Belgique », qui présenteront (de mai à septembre) de grandes manifestations culturelles et artistiques à travers toutes nos provinces. Une documentation sera publiée bientôt à ce sujet. La double campagne en question, conclut M. Haulot portera sur trois années, l'ouverture prochaine des bureaux touristiques belges à Londres et à Paris — deux marchés essentiels de notre clientèle — ne pouvant que contribuer efficacement à son lancement.

Signalons enfin une intervention de M. Chantren, directeur du Centre d'Information de Bruxelles, qui porta sur l'organisation d'une réunion appelée à mettre en route le programme de rééquipement



M. Leclipteux administrateur (à droite), s'est installé à une table de la presse.





Le canal de Charleroi à Bruxelles longe le territoire d'Ittre. — Une des trois écluses.

zegnies eut dix enfants. Louise-Anne-Marie était une de ses petites-filles.

Le Maréchal de Saint-Arnaud, donc, envisageait — dans l'éventualité d'un échec — de s'établir à Ittre et d'y couler, auprès de sa chère épouse, des jours heureux, exempts de soucis, loin de l'agitation de la cour et de la ville. Aujourd'hui, l'endroit ayant conservé bien des séductions et ayant su se garantir contre ces tares modernes que sont l'industrialisation et l'urbanisation, bien des citadins rêvent de s'y installer. D'aucuns ont concrétisé leurs songes. D'autres viendront. On souhaite qu'ils n'entament pas une beauté à laquelle ils sont sensibles !

Ittre, donc, évoque l'Ardenne. Une Ardenne en miniature, joliment accidentée, possédant ses « tennes » et ses escarpements ! Le Ry Ternel y creuse une vallée pittoresque débouchant dans celle de la Sennette. Après être passée à proximité du village, elle descend vers le vieux moulin Del Val — témoin de la meunerie du passé — et vers La Chênaie. Il y a là, à proximité, une crête du sommet de laquelle on découvre un panorama imprévu et splendide : ruban de vieil argent du canal de Bruxelles à Charleroi, hauts peupliers qui l'escortent, châteaux, petites maisons blanches, fermes et fermettes, bouquets d'arbres, collines harmonieuses et, là-bas, Ois-

Une route se rendant au village...



quercq couleur de cendres et de fougères, Vigninal éparpillant ses toits rouges et bleus aux flancs des coteaux... Il y a là mille et un sujets de tableaux. D'autres paysages dignes d'être admirés se développent devant le regard, d'autres points culminants dont le « Tienne Bierny », au sommet de la Rue de la Montagne — la bien nommée ! —, et, en direction de Croiseau, tel talus proche de la modeste chapelle dédiée à Saint-Joseph, chapelle ou, plutôt, simple niche en pierre bleue posée sur un socle de même matière. Là, nous sommes à plus de 80 mètres au-dessus du niveau de la mer. On investit, des yeux, une partie de Brabant et une portion de Hainaut. Un chemin se tortille dans la campagne et, près de la chapelle, se divise. L'un des deux bras se tend vers la ferme de Baudémont, proche du Ry de Baudémont. Il traverse la bonne terre lourde et fertile. L'autre bras continue vers Croiseau d'où l'on peut gagner Ronquières, premier village hennuyer, où de grands travaux — qui bouleversent complètement la configuration des lieux — sont en cours en vue de l'établissement du fameux « plan incliné » destiné à racheter une importante dénivellation située sur le parcours rectifié du canal de Bruxelles à Charleroi.



Village qui apparaît ici, à travers un rideau de peupliers encore dénudés !

Ce canal longe le territoire d'Ittre et, lorsque ses travaux d'aménagement seront terminés, c'est là, sur Ittre, qu'on pourra voir l'écluse la plus importante de la nouvelle voie d'eau. L'ouvrage aura une chute de 14 m, ce qui représente — paraît-il — une hauteur jamais atteinte. Par ailleurs, la modernisation du canal abandonnera, à la commune d'Ittre, un bras de l'actuelle voie d'eau. Ce bras ne sera pas comblé. Alimenté par les eaux du Ry Ternel, il formera un étang de quelque trois hectares dont les abords seront enjolivés par des plantations. Les pêcheurs et les fervents du canotage s'y donneront rendez-vous par les beaux dimanches d'été. En attendant, le vieux canal sert toujours et, au bas de la côte d'Ittre, propose le spectacle, sans cesse animé, de ses trois écluses. De trente à quarante péniches, en moyenne, les franchissent journellement, dans l'un ou l'autre sens. Le touriste de passage s'intéresse à la manœuvre, toujours un peu délicate. Les bateaux pénètrent dans le bief et l'eau les prend comme un ascenseur, les fait monter ou descendre jusqu'au niveau du bief voisin.

Du canal, montons vers le village. La route y conduit, presque en droite ligne, passant non loin de La Chênaie, saluant une ferme ar-

chaïque pareille à celles que l'on peut remarquer dans certaine toile de Breughel.

Le village ne manque pas d'intérêt à cause, en particulier, de sa forge-musée et de son église.

L'église mérite la préséance. Edifiée en 1896 seulement, en style gothique, elle a succédé à d'autres sanctuaires, assurément plus modestes mais non moins fréquentés sans doute. L'un de ces sanctuaires subsiste d'ailleurs, englobé dans l'ensemble. Cette chapelle a été édiflée en 1590 en l'honneur de Notre-Dame d'Ittre. Elle s'ouvre à l'extrémité du bas-côté gauche auquel elle est soudée et qu'elle prolonge. Surmontant l'autel, on y voit la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Ittre. Celle-ci, évoquée par Thomas Braun dans un de ses beaux poèmes du *Livre des*

Bénédictions, a été apportée à Ittre en 1336, afin de conjurer une épidémie de peste. Elle provient du prieuré de Bois-Seigneur-Isaac. On y vient en pèlerinage le 15 août de chaque année.

Cette église d'Ittre est entièrement polychromée mais les motifs

On peut, de ce point de vue, découvrir un splendide panorama.



décoratifs y sont moins fouillés et les couleurs moins vives qu'à Neerysse. Elle contient de très nombreuses œuvres d'art dont la chaise de sainte Lutgarde — l'une des préférées des hagiographes brabançons ! — la chaise en bois de sainte Sybille de Gages, les reliquaires (sur l'autel latéral droit) de saint Justus et de saint Clément, la chaire de vérité en bois sculpté, le banc de communion, un retable, des chandeliers Renaissance, un bénitier de 1650, des vitraux non dépourvus de qualités... Les fresques décorant le chœur sont aussi à admirer, de même que, dans



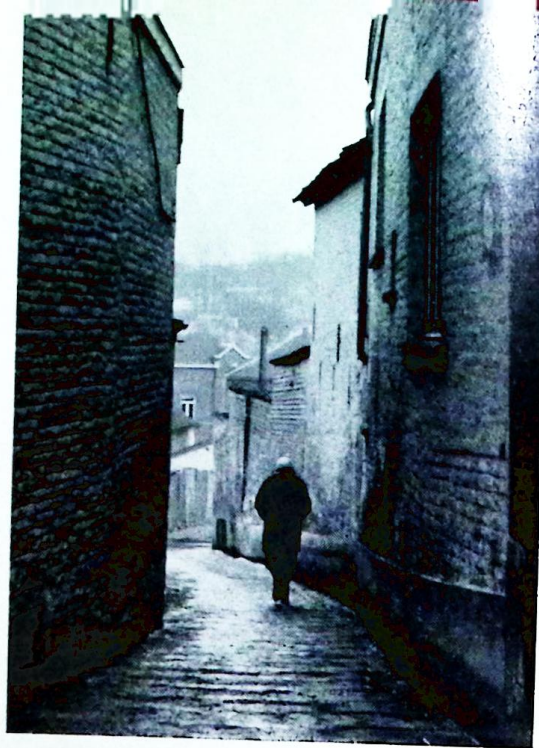
L'église Saint-Remy reconstruite en 1896-1897 dans le style primitif du XIII^e siècle.

la sacristie, les riches ornements liturgiques ayant appartenu autrefois à l'abbaye d'Aywiers où sainte Lutgarde résida.

L'église d'Ittre mérite de faire l'objet d'une visite attentive, minutieuse, entreprise tout à loisir. Aujourd'hui, d'autres centres d'intérêt nous appellent : la forge-musée en particulier.

C'est sur la petite place Saint-Remy que cette forge ouvre ses portes, en principe deux jours par semaine : le samedi et le dimanche. Scellé dans un des murs, un écusson porte l'inscription : « Louis Cordie 1701 ». De même que plusieurs autres bâtiments transformés, ou disparus, cette forge appartenait, à l'origine, à l'un des châtelains de l'endroit. Elle était encore en activité il y a quelques années,

La chapelle Saint-Hubert.

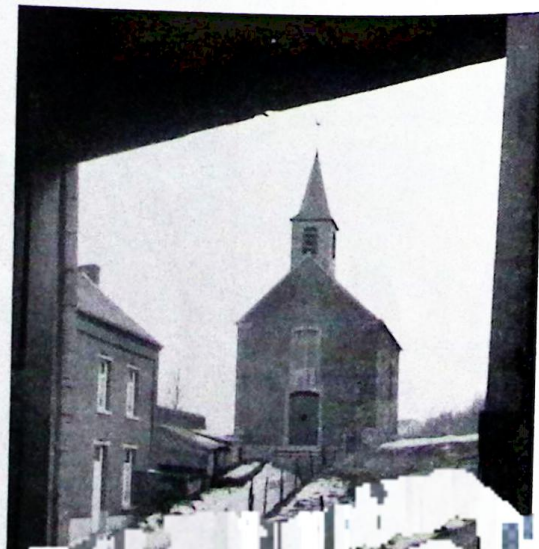


Une bien pittoresque ruelle !

avant la dernière guerre mondiale. Un vieux maréchal-ferrant s'y activait, avec lenteur. Mais la motorisation est venue. Les chevaux ont été remplacés peu à peu par la jeep et le tracteur. C'est de mécaniciens et non plus d'un maréchal-ferrant que le village avait besoin.

C'est en 1958, croyons-nous, que la vieille forge a rouvert ses portes grâce à l'intervention du Président du Syndicat d'Initiative local, un passionné du passé villageois, un collectionneur avisé de vieilles choses. L'atelier du souvenir réunit, sous ses grosses poutres, tout le matériel traditionnel de la forge : foyer, soufflet, pinces et marteaux, enclumes, boîtes de palonniers, crassets, étrilles, innombrables fers à chevaux de toutes formes, de toutes dimensions. C'est là un coin sauvegardé du passé. D'un passé encore relativement récent et cependant mort à tout jamais !

Il faut voir aussi, à Ittre, le château, la chapelle Saint-Hubert, le Plan, le calvaire de la rue de Haut-Ittre et la collection de blasons décorant la salle du conseil de la Maison communale. Par arrêté royal du 19 février 1951, la commune d'Ittre a obtenu la reconnaissance de ses armes : deux écus géminés dont le premier est de gueules au chevron d'or sommé



Un témoin de la meunerie du passé : le vieux moulin Del Val (début XVII^e siècle)...

d'une couronne à trois fleurons et dont le second est de sinople au lion d'argent armé, lampassé et couronné d'or, au chef chargé de trois aiglettes de couronne à neuf perles.

Ceci dit, il reste encore bien des choses à dire au sujet du gros village de notre roman Pays de Brabant. Il reste à parler des promenades qui, balisées à l'intention des touristes, mènent, sous les ombrages, de massifs boisés en pentes sablonneuses. Il reste à signaler l'aménagement, par les soins du Syndicat d'Initiative local, d'un terrain de camping. Il reste aussi à évoquer divers sites dont, en particulier, celui de Fauquez.

La terre de Fauquez — ou, anciennement, de Faucuwez — formait jadis une petite seigneurie enclavée dans la terre d'Ittre. Au seuil du XIII^e siècle, les fils cadets de la maison d'Ittre l'obtinrent par héritage paternel et en prirent le nom. La terre de Fauquez passa, par la suite, dans la maison d'Enghien puis dans celles de Harchies et de la Viesville et, enfin, dans celle de Herzelles qui la conserva jusqu'à la fin de l'ancien régime.

À Fauquez, où subsistent quelques ruines du château, vendu en 1827 et démoli par son acheteur, on découvre de la hauteur un panorama particulièrement étendu sur la région. Nous sommes, ici, à l'extrême limite du Brabant. Le canal se courbe légèrement avant de s'éloigner, en droite ligne, vers l'écluse de Ronquières, le village aux oies, situé en terre henuyère. Le canal longe un bâtiment : ce sont les

... et son aube.

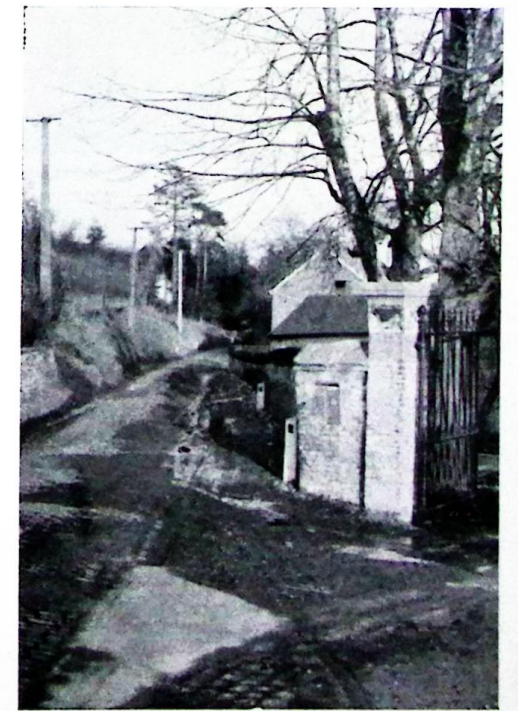


verreries de Fauquez, dont une des spécialités est la marbrite. C'est précédemment de marbrite qu'est entièrement décorée, à l'intérieur, la petite chapelle dédiée à sainte Lutgarde, qui s'érige de l'autre côté du canal, presque au sommet du chemin qui, à travers bois et campagnes, peut nous mener à Virginal.

Extérieurement, cette chapelle Sainte-Lutgarde n'a rien de remarquable mais l'intérieur ne manque pas de surprendre, surtout lorsque les rayons du soleil y pénètrent et y font chanter la marbrite tapissant les murs, recouvrant le sol, décorant l'autel. C'est une éblouissante symphonie multicolore, un élément d'intérêt parmi tous ceux qu'Ittre propose généreusement à ceux qui lui font l'honneur d'une visite !

Joseph DELMELLE.

Ce chemin invite à se diriger vers Haut-Ittre.



(Photos : M. Hombroeck.)

AUGUSTE PERRET

D'AUCUNS se seront étonnés de voir rappelés, pour illustrer les relations entre Paris et Bruxelles, la personnalité et les œuvres de l'architecte français Auguste Perret que le hasard fit naître à Bruxelles.

Certes, pour avoir fait du béton armé un matériau noble qui allait, de concert avec le fer, remplacer si pas supplanter le bois, la brique et la pierre utilisés jusque-là en construction, Perret peut être considéré comme le véritable créateur de l'architecture contemporaine. A ce titre, il joua à lui tout seul le même rôle que l'ensemble des maîtres maçons du Moyen Age qui, par la mise au point anonyme de la croisée d'ogives, ont inventé un art de construire qui marqua pour longtemps toute l'Europe occidentale. Les moyens de communication modernes aidant, l'exemple de Perret fut simplement plus rapide et la facilité de mise en œuvre du béton armé fit bientôt que son aire d'influence se généralisa au monde entier.

Mais d'autres raisons, plus affectives, font de Perret un symbole important des liens qui unissent les peuples de Seine et de Senne.

Son père, ayant pris part à l'insurrection de la Commune, dut fuir Paris en 1871 pour échapper à la sentence qui le condamnait à mort. Comme de nombreux proscrits, c'est à Bruxelles qu'il s'installa avec sa femme et c'est là que de simple tailleur de pierre il devint entrepreneur de construction. Fait amusant qui est tout à l'honneur de la conscience professionnelle de l'exilé, le communard Perret se vit confier par l'architecte Balat les constructions



Portrait d'Auguste Perret (1914)
peint par Théo VAN RYSSSELBERGHE.
Huile sur toile. Signé et daté, 1 m 30 x 0 m 73.
(Musée National d'Art Moderne, Paris.)

(Photo A.C.L.)

en pierre des serres de Laeken pour compte du roi Léopold II.

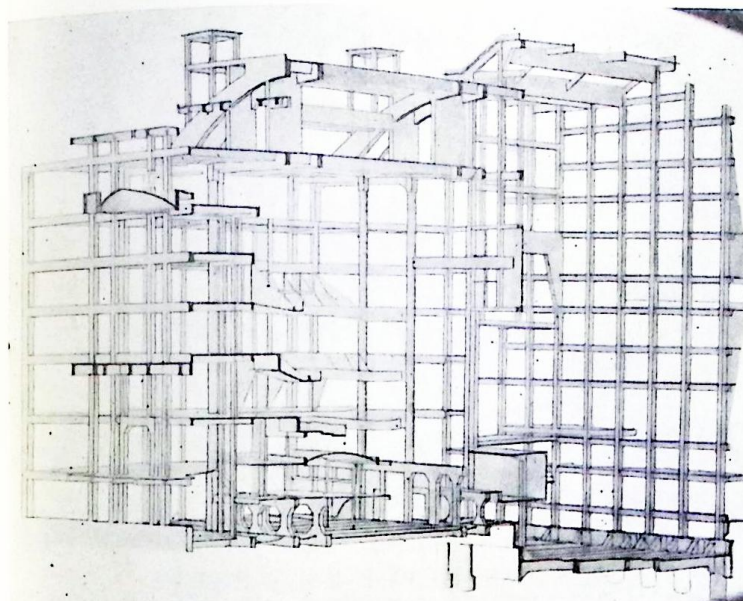
C'est dans un immeuble à l'angle des rues Keyenveld et du Prince Royal à Ixelles, que naquit Auguste Perret le 12 février 1874. Deux frères, Gustave et Claude, qui devaient plus tard former avec Auguste et sous son autorité un véritable triumvirat du bâtiment, grossiront la famille bruxelloise d'adoption en 1876 et en 1880.

Auguste n'aura donc que six ans lorsque l'amnistie permettra aux Perret de regagner la France, et peut-être ne gardera-t-il qu'un bien faible souvenir des compagnons maçons belges qu'il côtoya chez nous. Mais sur les chantiers parisiens de son père, il se formera petit à petit un bagage de constructeur qu'il préférera un jour à l'enseignement de l'École des Beaux-Arts où il fut un temps élève du célèbre Guadet.

Auguste a trente-deux ans lorsque s'achève le garage de la rue de Ponthieu qu'il projeta et construisit avec ses frères. C'est le premier édifice en bé-

ton armé qui prend rang dans l'histoire de l'architecture : le plan est parfaitement exprimé en façade, toute l'ossature est apparente sans qu'aucun artifice n'en trouble les proportions.

L'emploi du béton armé permettant la construction de voiles et de voûtes minces de grandes portées, tout l'art de Perret sera désormais — comme il aimait à le souligner lui-même — de faire chanter les points d'appui. Avec des œuvres comme l'église Notre-Dame du Raincy ou les docks de Casablanca, la construction en béton armé — vouée apparemment



Théâtre des Champs-Élysées.
(Coupe axonométrique de la structure.
0 m 99 x 0 m 72)
par Auguste PERRET.

(Paris, Conservatoire national des Arts et Métiers.
Fonds Perret.)

à la règle à calcul des ingénieurs — reviendra un jour définitivement à l'Architecture.

Entretemps des émules avaient, un peu partout, suivi l'exemple du maître. Chez nous, Henry Van de Velde voyait dans le béton armé la possibilité d'une nouvelle forme d'expression architecturale. C'est lui qui, chargé du projet de la façade et de la décoration intérieure du Théâtre des Champs-Élysées à Paris, eut l'idée de la construction du gros-œuvre en béton armé et qui mit à cette fin le maître de l'ouvrage en relation avec Auguste Perret. On connaît le conflit de droit d'auteur qui en naquit et qui rapprocha, de méchante façon, l'architecte français de son pays natal (1). C'est un autre belge, parisien d'adoption, Théo Van Rysselberghe, lié à la fois à Henry Van de Velde et à Auguste Perret, qui servit parfois d'intermédiaire dans cette pénible affaire. Le peintre gantois avait rencontré Auguste Perret, nous a rappelé sa fille Mme Elisabeth Herbart-Van Rysselberghe, chez des amis communs à Am-

(1) Voir à ce sujet la correspondance adressée aux frères Perret et à Victor Horta par M. Gabriel Thomas, Président du Conseil d'Administration du Théâtre des Champs-Élysées, in *L'Amour de l'Art*, juillet 1925. p. 244.

Maison de Théo Van Rysselberghe, 14, rue Claude Lorrain : coupe et élévation. Papier, 0 m 495 x 0 m 60,
par Auguste PERRET.
(Paris, Conservatoire national des Arts et Métiers.
Fonds Perret.)

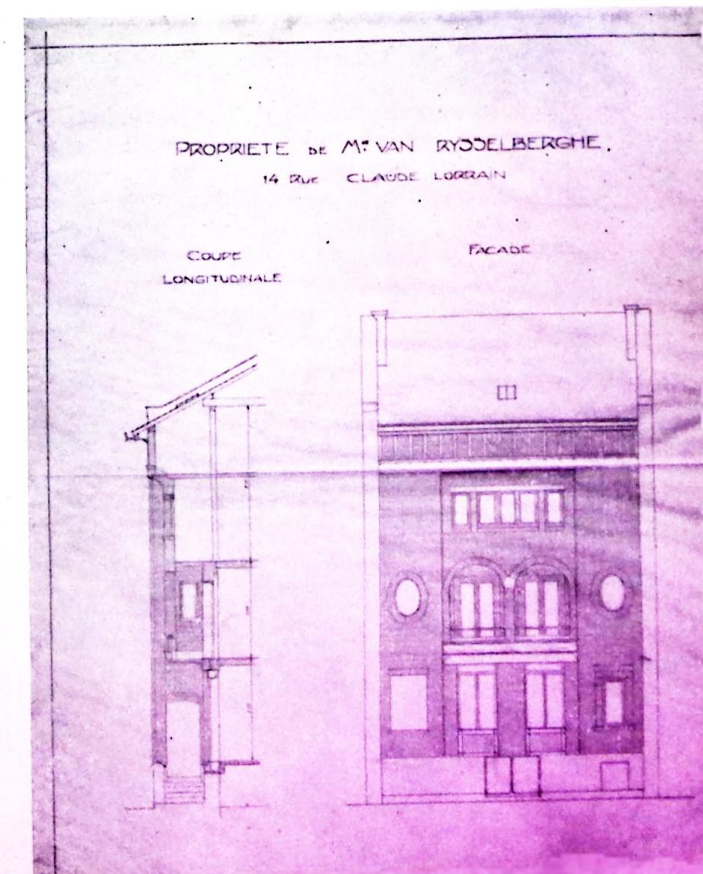
bleteuse dans le Pas-de-Calais. Résidant à Paris depuis 1898, il y rencontra souvent le père du béton armé et lorsqu'il eut décidé de se faire bâtir un petit hôtel à Auteuil, ce fut à Perret qu'il s'adressa.

Le Conservatoire national des Arts et Métiers à Paris conserve fort heureusement le projet de cette habitation élevée rue Claude Lorrain pendant la première année de la grande guerre. Ce document montre qu'en 1914, près de dix ans après le garage de la rue de Ponthieu, Auguste Perret n'avait pas complètement abandonné la construction traditionnelle : rien, dans la curieuse façade de briques, ne laisse suggérer l'ossature en béton armé dont cet édifice est cependant nanti.

Cette rencontre de deux grands artistes eut une autre conséquence heureuse : celle de voir le peintre broser le portrait de l'architecte. On y voit Auguste Perret, âgé de quarante ans, très sûr de lui et des succès qu'il remporte et qui le conduiront un jour à la présidence de l'Ordre des Architectes français.

L'Exposition Ile de France - Brabant eut le mérite, outre de rappeler ainsi la mémoire de grands précurseurs, de réunir des documents intéressants à la fois les deux régions étudiées. Et le fait que leurs auteurs se soient rencontrés et compris sur le plan de l'art devrait nous inciter à méditer sur la meilleure façon de rapprocher les hommes.

V.-G. MARTINY,
Architecte en Chef,
Directeur du Service technique
de la Province de Brabant.



La vie quotidienne à BRUXELLES sous le régime hollandais

II. - L'ACTIVITÉ

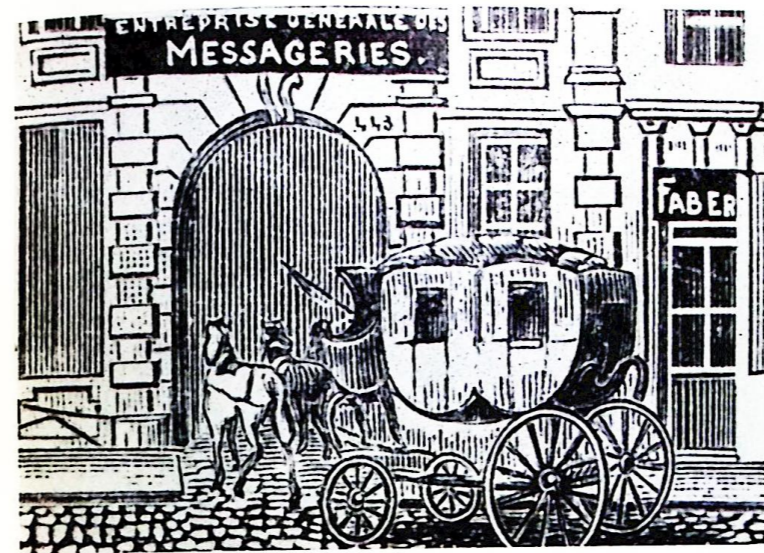
L'INDUSTRIE bruxelloise connaît un plein essor et les activités de cette branche essentielle de l'économie nationale sont aussi diverses que multiples. Les fabriques de dentelles foisonnent, moins cependant que les fabriques et magasins en toiles de coton imprimées. Les chapeaux bruxellois sont réputés, particulièrement ceux de chez Spitaels, rue de la Madeleine. La ville produit du papier en grande quantité, raffine le sucre, le sel, tanne le cuir, transforme le tabac, souffle le verre, fabrique l'amidon, l'huile de vitriol et le savon. Mais le fleuron de l'industrie locale est peut-être bien la production de voitures et de carrosses. On en trouve chez Gilissen, rue des Dominicains; chez Mommaert, rue d'Assaut; chez Van den Coudenberg, rue des Petits-Carmes; chez Simon, rue d'Or; chez Mosca, rue Ducale; chez Mauroy, place de Louvain; chez van Campenhout, rue Royale; chez Lebon, rue des Moines; chez Closse, près de Sainte-Gudule; chez Thielmont, hors de la porte de Laeken; chez Denis, rue des Bateaux.

Le commerce ne le cède en rien à l'industrie. Rien ne manque aux besoins de la population : vins, articles anglais, épicerie, draps, soieries, nouveautés, tapis, plumes, fleurs ou meubles. Plusieurs salles de vente ouvrent leurs portes tous les jours tandis que quelques banquiers sont dispersés en ville. La Bourse est ouverte tous les jours à midi et demie, à l'ancien hôtel des Monnaies. Trois bureaux de change des

monnaies fonctionnent rue de la Madeleine, un autre Vieille Halle aux Blés. Sa Majesté vient justement de statuer et d'ordonner un système d'unité pour les monnaies du royaume, établi comme suit : les pièces d'or seront de dix florins; les pièces d'argent, d'un florin, un demi, un quart, un dixième et un vingtième de florin. Les pièces de cuivre seront d'un centime et d'un demi-centime.

★

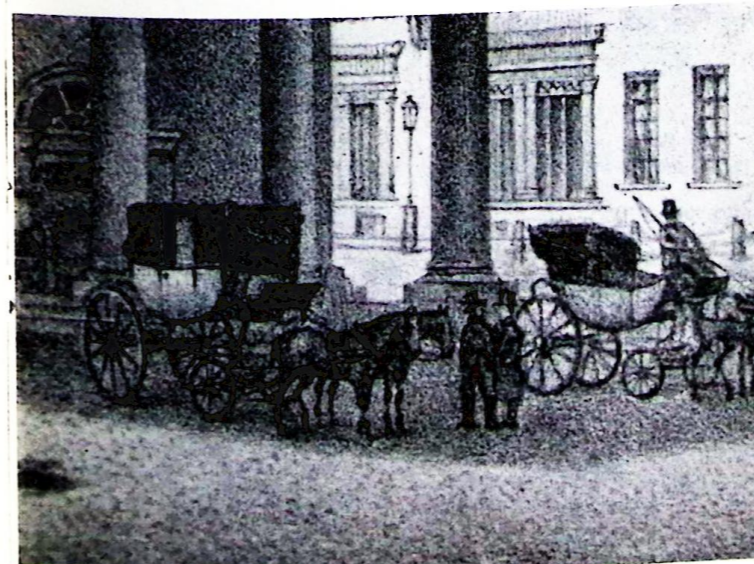
« Bruxelles réunit, dans une proportion avantageuse, tous les agréments qu'on peut rencontrer dans Paris et dans les autres villes de la plus grande étendue, sans en offrir les inconvénients nombreux dont se plaignent en général les étrangers. Nulle part on ne rencontre de meilleures auberges, entre lesquelles le voyageur peut choisir, selon la dépense qu'il se propose de faire. » Ainsi s'exprime M. Paquet-Syphorien dans son *Voyage Historique* paru en 1823, et c'est justice ! Les hôtelleries, en effet, sont fort nombreuses et propres à satisfaire toutes les catégories de voyageurs. En voici les principales : Hôtel de Belle-Vue, place Royale; réservé aux étrangers de distinction, envoyés diplomatiques, financiers, touristes anglais; l'Hôtel de Flandre, place Royale, pour les notabilités du pays; l'hôtel du Prince de Galles, rue de la Loi; le Grand Hôtel de Wellington, Montagne du Parc; le Petit Hôtel de Wellington, rue



Les Messageries Van Gend appelées aussi Messageries royales des Pays-Bas, situées rue de la Madeleine.

Ducale; l'Hôtel d'Angleterre, rue de la Madeleine, qui hébergea Napoléon Bonaparte, le 16 février 1798, le duc de Cambridge et Wellington; les Hôtels de Clarence, de Saxe-Teschén, de Londres, tous trois rue de la Madeleine également; l'Hôtel de New-York, longue rue Neuve; l'Hôtel de l'Impératrice, rue de l'Impératrice; les Hôtels de l'Empereur, de Luxembourg, de la Porte Rouge, tous trois rue de l'Escalier; l'Hôtel de Hollande, rue de la Putterie, réservé à la haute aristocratie et aux grands seigneurs; l'Hôtel de Groenendael, dans la même rue, dans le style « confortable flamand »; les Hôtels du Grand Miroir, de la Couronne, du Grand Faucon, tous trois rue de la Montagne; l'Hôtel de la Couronne d'Espagne,

Voitures publiques en stationnement
Place de la Monnaie.

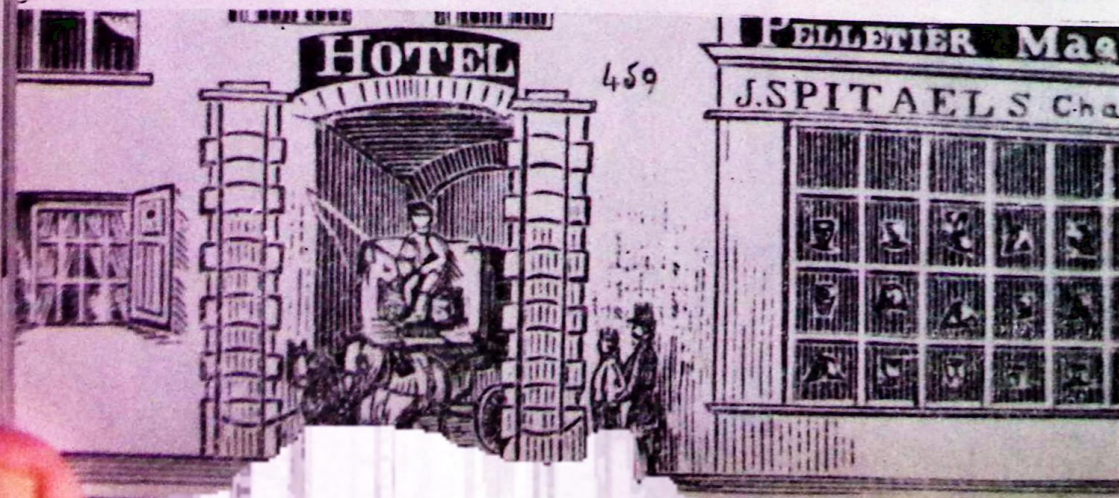


Le carrosse du prince d'Orange
en promenade à Tervuren.

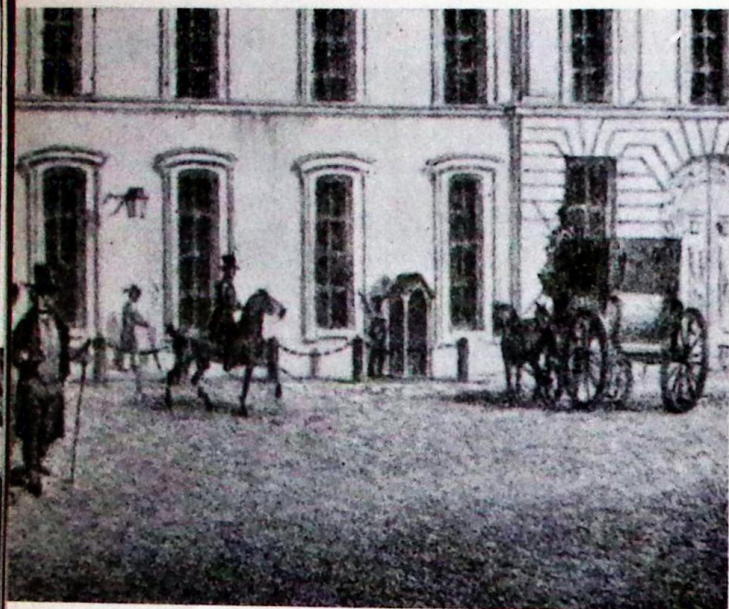
de la Clef d'Or, tous deux à la Vieille Halle aux Blés; l'Hôtel de Brabant, au Marché-aux-Charbons; l'Hôtel de la Paix, rue de la Violette; l'Hôtel Impérial, rue des Fripiers, dont la clientèle se recrute surtout parmi les voyageurs allemands ainsi que les gros négociants en vins; l'Hôtel du Lion d'Or, rue des Fripiers également; l'Hôtel des Pays-Bas, rue des Paroissiens; l'Hôtel de Suède, rue de l'Evêque, bâtiment immense à la fois voisin de la Bourse, de la Poste et du Grand-Théâtre dont la clientèle se compose essentiellement de négociants et de financiers; l'Hôtel de la Croix Blanche, rue Fossé-aux-Loups, qui s'adresse surtout aux artistes dramatiques du théâtre voisin; l'Hôtel du Maure, rue d'Or; l'Hôtel d'Espagne, rue de l'Hôpital; l'Hôtel de Tirlemont, rue de l'Ecuyer, pour négociants et commis-voyageurs; les Hôtels de la Campine, du Bélier et de l'Etoile au Marché-aux-Poulets; l'Hôtel du Canal de Louvain, au Marché aux Peaux; l'Hôtel de la Cour Royale, place Sainte-Gudule.

La plupart de ces hôtelleries sont le terminus des voitures publiques. Voici le tableau des départs plus ou moins réguliers tel qu'on peut l'établir pour l'année 1816 :

Point de départ	Fréquence	Destination
Messageries Royales : rue de la Madeleine et rue de l'Hôpital	tous les jours	Paris, Lille, Dunkerque, Calais, Liège, Maestricht, Aix-la-Chapelle, Cologne, Anvers, Gand, la Hollande.
Hôtel de Brabant : Marché-aux-Charbons	tous les jours	Anvers et la Hollande.
Hôtel de Suède : rue de l'Evêque	2 fois par semaine	Liège, St-Nicolas.



L'hôtel d'Angleterre qui hébergea Napoléon Bonaparte en 1798 et la maison Spitaels qui confectionnait des chapeaux. (Rue de la Madeleine.)



Promeneurs devant l'Hôtel des Monnaies.

Point de départ	Fréquence	Destination
Hôtel de la Paix : rue de la Violette	tous les jours	Wavre.
Hôtel de l'Empereur : rue de l'Escalier	tous les jours de jour à autre 1 fois par semaine	Mons, Anvers, la Hol- lande, Namur, Luxembourg.
Hôtel de la Clef d'Or : Vieille Halle aux Blés	2 fois par jour	Mons.
Hôtel de Luxembourg : rue de l'Escalier	tous les jours	Nivelles
Hôtel Impérial : rue des Fripiers	tous les jours	Anvers, Amsterdam.
Hôtel du Bélier	tous les jours 2 fois par semaine	Alost, Gand, Lokeren.
Hôtel de la Couronne d'Espagne : Vieille Halle aux Blés	tous les jours	Anvers, la Hollande, Nivelles, St-Nicolas, Louvain.
Hôtel de la Campine Marché-aux-Poulets	tous les jours 2 fois par jour le samedi les lundi, mercredi, vendredi	Gand, Louvain, Tirlemont, Engien.
Hôtel de la Croix Blanche : rue Fossé-aux-Loups	tous les jours à 4 heures	Malines.
Hôtel de Groenendael : rue de la Putterie	tous les jours	Malines.
Hôtel de l'Etoile : Marché-aux-Poulets	tous les jours jeudi et samedi vendredi	Alost, Gand, Enghien, Lokeren.
Hôtel du Lion d'Or : rue des Fripiers	2 fois par jour	Louvain
Hôtel du Maure : rue d'Or	tous les jours	Wavre.
Hôtel du Grand Faucon Montagne de la Cour	2 fois par jour	Louvain.

Dans ses souvenirs du Vieux Bruxelles, Joe Dirix de Ten Hamme raconte avec infiniment de pittoresque l'agitation sympathique qui préside au départ d'une diligence, en ces temps reculés : « Parents, amis et jusqu'aux servantes portant les valises, accompagnaient les voyageurs dans la cour des messageries; là se faisaient les adieux les plus tendres et les plus prolongés. Songez donc, partir pour Paris ! Et en diligence ! Dès que le cri du départ retentissait : « Les voyageurs pour Paris en voiture ! », la foule se pressait au devant de la diligence. Un employé, la liste des voyageurs à la main, appelait les noms. Chacun s'installait à son numéro d'ordre, retenu longtemps d'avance. Le conducteur grimpait avec agilité sur son « impériale ». Les mouchoirs s'agitaient dans la foule en guise d'adieu.

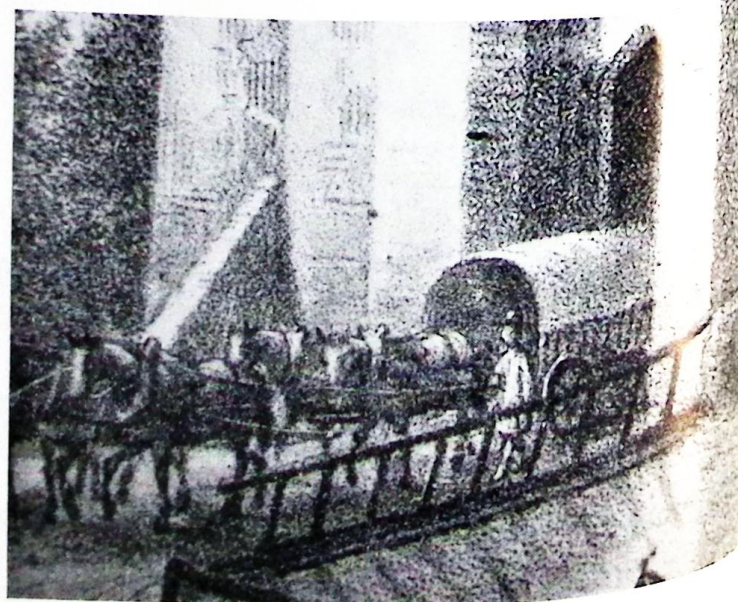
Le postillon fait claquer vigoureusement son fouet : les chevaux, le plus souvent de solides étalons à l'épaisse crinière, la queue artistement tressée et retroussée, font entendre un joyeux hennissement en secouant leur collier de grelots. Enfin, la lourde machine s'ébranle, partant au grand trot, emportant voyageurs et voyageuses, ballots et colis, confinés dans ses flancs, au moins pour trente-six heures d'horloge. En route pour Paris ! »

Il ne faudrait pas en conclure que le Bruxellois aime les longs déplacements en diligence. Au contraire. Outre leur prix élevé, ces voyages sont extrêmement fatigants et on ne les entreprend que contraint et forcé.



Pour les déplacements de moindre importance ou en ville même, plusieurs loueurs mettent voitures et chevaux à la disposition du public : Winand, rue des Douze-Apôtres; Belcoq, Mensen et Dubois, rue des

Un convoi quitte Bruxelles par la Porte de Hal.



Chapeau de paille de riz.

Moineaux; Courtois, rue de Louvain; Landormy, rue de l'Orangerie; Vandivoet, rue des Sables; Dehondt, rue au Cheval; Vanderelst, rue de Notre-Seigneur. Les fiacres ou carrosses publics sont en grand nombre et, selon Colin de Plancy, beaucoup plus beaux qu'à Paris et à Londres. On en trouve en permanence à la Grand'Place, à la place Royale, à la place de la Monnaie et rue Fossé-aux-Loups.

Par arrêté du 15 septembre 1814, chaque voiture est munie d'un numéro d'ordre; les cochers doivent servir le public quand ils en sont requis; ils sont également tenus de se conduire avec honnêteté envers les personnes qui les emploient. Ils sont payés selon le tarif suivant :

EN VILLE :

Période	Prix minimum	Prix pour la première heure	Prix pour chaque heure suivante
de 6 h à 20 h	1 F	1,50 F	1 F
de 20 h à 24 h	1,50 F	2.— F	1,50 F
de 24 h à 6 h	2.— F	2,50 F	2.— F

HORS VILLE :

Destination	Prix de la course	Par heure de surplus
Boitsfort	6,50 F	1,50 F
Tervueren	8.— F	idem
Forest	4.— F	idem
Trois-Fontaines	5.— F	idem
Château de Laeken	3.— F	idem

Durant les premières années de l'Indépendance, ces prix subiront une augmentation voisine de cinquante pour cent. Quant aux cochers, qui contreviennent aux dispositions de l'arrêté, ils peuvent être dénoncés au tribunal de Police et perdre l'exercice de leur profession.



Les voyageurs pressés et peu désireux de connaître l'inconfort de la diligence, préfèrent les services de la poste aux chevaux dont la direction se trouve au numéro 6, rue de Ligne, chez Lefèvre et dont les voitures s'arrêtent à l'Hôtellerie du Grand Miroir,

Dame portant un sac dit « petit farceur ».



rue de la Montagne ou dans la cour de l'auberge de la Grande Reine de Suède, rue de l'Evêque. En 1793, d'ailleurs, le précédent régime français a décrété l'organisation des relais de poste, « tant pour la conduite des malles-postes transportant les dépêches du Gouvernement que pour les personnes qui désiraient voyager en poste. Les titulaires de ces relais recevaient le titre de maître de poste et obtenaient leur commission du Gouvernement. Ils étaient obligés, sous peine de destitution, d'entretenir le nombre de chevaux et de postillons nécessaires pour assurer un service régulier. » (1) Il faudra attendre l'Indépendance pour voir cette organisation subir ses premières transformations.

Comme la malle-poste, appelée parfois chaise de poste ou courrier, constitue un authentique service express, le coût du voyage est particulièrement élevé. Non seulement il convient de payer le prix du cheval mais encore faut-il s'acquitter du droit exigé aux barrières qui jalonnent le parcours. Celles-ci sont distantes d'une lieue. On y paie 10 centimes pour chaque cheval, 5 centimes pour une voiture à deux roues, 10 centimes pour une voiture à quatre roues. Par bonheur, dans le cas des fiacres, les frais de barrière sont à charge du cocher.

Le tarif de la poste aux chevaux appliqué vers les années 1830 est le suivant :

Voitures	Nombre de personnes	Nombre de chevaux	Prix par cheval et par poste	Nombre de postillons
Chaises	1 - 2	2	1,5 F	1
Cabriolets	2 - 3	3	idem	1
Petites calèches	1 - 2	2	idem	1
Limonières (voitures fermées et coupés)	1 - 2 - 3	3	idem	1
Berlines (voitures fermées ou non à 2 fonds)	1 - 2 3 - 4	4	idem	2

C'est encore Joë Dirix de Ten Hamme qui relate ce qui suit : « Les charrois, les voitures se rangeaient avec empressement pour céder la place au maître de poste, le maître de la grande route, quand retentissait le clic-clac de son fouet, quand passait comme un éclair sur le pavé de la route, au galop de ses chevaux conduits par deux postillons, une chaise de poste, précédée d'un courrier, le chapeau couvert de banderolles flottantes. »

(1) Jacquemyns : *Histoire contemporaine du Grand Bruxelles.*



Ils ne manquaient, certes pas, d'allure !

Quant à la poste aux lettres elle-même, elle a installé sa direction rue du Marais puis, peu avant les événements de 1830, rue du Bord de Verre, entre la rue d'Accolay et la rue des Bégards. Les lettres partent tous les jours à midi pour tous pays et arrivent à 7 heures du matin. La distribution se fait à 8. Outre les deux boîtes aux lettres du grand bureau central, il en existe quatre autres dites de Petite Poste aux Lettres : rue des Fripiers, rue de Flandre, rue de Treurenberg et Montagne de la Cour.

Georges WINTERBEEK.

Le « RALLYE DES MOULINS ».

Ce rallye, organisé par le Club des Chevaliers de la Route, sous le patronage de la Fédération Touristique du Brabant, se déroulera le dimanche 28 avril prochain. Il s'agit d'un rallye exclusivement touristique, d'une durée d'une journée, et comportant un kilométrage d'environ 200 km. La participation aux frais est de 100 F par voiture. Pour tous renseignements : téléphoner aux n^{os} 44.87.58 et 21.84.67 ou écrire au Club des Chevaliers de la Route, 20, place de l'Altitude Cent, Bruxelles 19.

LES GRANDES RENCONTRES INTERNATIONALES

Les brasseurs européens en Congrès à Bruxelles

« A pleins verres...
Il faut chanter la bière du pays. »

Il est des sujets, même dans l'industrie, qui disposent tout naturellement à un lyrisme quelquefois un peu facile : la brasserie est de ceux-là, industrie toute auréolée d'un passé long et prestigieux, productrice d'un breuvage extrêmement populaire dont les couleurs d'ambre ou de nuit profonde, de céréales ondulantes se dissolvant aux tons de grès des pintes, créent on ne sait quelle euphorie, qu'on en boive ou que l'on en parle...

Mais derrière ces images à la fois folkloriques et désaltérantes, c'est une aventure industrielle, scientifique, technique qui se déploie, avec ses problèmes, avec ses réalisations aussi, dont il est de prestigieuses, et dans notre pays précisément.

Organisé par le Centre technique et scientifique de la Brasserie, le Congrès de l'European Brewery Convention, se tiendra du 26 au 31 mai, au Palais des Congrès à Bruxelles. Quel meilleur choix pouvait-on faire pour cette réunion des grands spécialistes des problèmes brassicoles européens que celui du Brabant, terre de la Brasserie ?

Le Belge est grand consommateur de bière. Les chiffres statistiques publiés chaque année à cet égard, lui octroyent, avec une belle régularité, le titre de champion.

En 1961, le niveau de la consommation belgo-luxembourgeoise était de l'ordre de 116 litres par tête d'habitant ! Aucun, parmi les autres pays de la Communauté économique européenne, ne s'approche de ce chiffre : l'Allemagne fédérale, second grand consommateur, arrive à moins de 100 litres et l'on redescend à un peu plus de 35 litres pour la France, les Pays-Bas venant plus loin encore avec environ 24 litres.

Depuis la fin du siècle dernier, l'histoire de l'industrie brassicole belge est celle — modèle d'ailleurs — d'un incessant effort de rationalisation, de remembrement, d'organisation sectorielle. L'apparition, au début du siècle, des bières de fermentation basse d'origine étrangère encouragea une réaction dans le sens d'une accélération de l'industrialisation des productions, d'une part, d'un véritable élan des techniques par la création d'écoles supérieures brassicoles et de stations d'essais scientifiques, d'autre part. La concurrence des bières « basses » étrangères et les efforts requis pour la rencontrer sont à l'origine des intégrations qui n'ont cessé de se poursuivre depuis. En 1961, on comptait 390 brasseries utilisant 172,5 millions de kilos de produits de base : matières farineuses et sucrées. L'accroissement des matières utilisées (+ 21,4 % en dix ans) laisse entendre que la densité moyenne des bières est en augmentation.



Une brasserie au XIX^e siècle.

L'investissement global de la brasserie belge peut être hardiment estimé à plus de dix milliards de francs.

Avec une production de 10,5 millions hectolitres, la Belgique est dans l'absolu le sixième producteur européen, U.R.S.S. et Tchécoslovaquie comprises, et le septième producteur mondial.

A l'heure actuelle, le problème à résoudre n'est pas tant de production que de consommation. Si l'industrie belge est pratiquement maîtresse du marché intérieur, on constate cependant que la consommation ne s'est accrue en dix ans que de 0,5 % alors que la population s'est augmentée de 5 %.

La hausse importante de la consommation des limonades et eaux minérales y est pour quelque chose, mais il est d'excellents observateurs pour estimer que, dans une certaine mesure, la consommation domestique belge a atteint un palier.

Dans ces conditions deux objectifs sont à atteindre : concurrencer les bières étrangères en Belgique et pénétrer sur les marchés extérieurs.

Nos achats extérieurs de bière sont passés à 429.300 hl en 1961 contre 199.700 en 1955. Il est probable que, dans une bonne mesure, l'accroissement des ventes de bières étrangères participe, sauf pour des genres tout à fait particuliers, d'un certain snobisme !

A l'exportation, heureusement, nos bières jouissent d'une renommée qui leur accorde les plus grandes chances. Le Belge qui voyage, d'ailleurs, a pu percevoir, en peu d'années, la place prise par certaines de nos marques à l'étranger — et, oh ! paradoxe, ce n'est pas sans une subtile fierté d'amour-propre revenu au galop qu'il commandera, à la terrasse d'un café méditerranéen, cette bière de chez lui...

La brasserie belge est donc entrée — et de plain-pied — dans l'exportation, vers le Marché Commun, certes, mais les pays tiers aussi.

Notre exportation est passée de 5.400 hl en 1950 à 204.600 hl en 1960 !

Succès rapide qui laisse assurément bien augurer de l'avenir.

L'organisation technique et scientifique belge est particulièrement complète. Elle est animée par des hommes de science d'un niveau remarquable, des industriels convaincus — et dont les efforts se sont rapidement répercutés sur la qualité et la réputation des produits — ; son standing est reconnu dans le monde entier, comme en témoigne, entre autres, l'intérêt qu'y accorde par exemple l'European Brewery Convention par son prochain congrès.

*Une ville du Hageland
un peu repliée sur elle-même :*

DIEST

A cinquante kilomètres de Bruxelles, la petite cité brabançonne de Diest, arrosée par le Démer, compte un peu plus de dix mille habitants. Terrain inégal, et, dans la campagne environnante, sol fertile. Diest est une des plus anciennes villes du Brabant. Des légions romaines y tinrent leurs quartiers et s'en trouvèrent bien, — si bien qu'à son tour, vers 440, Clodion, roi des Francs, construisit, sur l'emplacement de la cité actuelle, un palais aux imposantes dimensions. On imagine que, facilement, des centaines d'habitations de moindre importance aussitôt surgirent du sol, groupées autour de la demeure royale.

Sautons plusieurs siècles. Le premier baron de Diest vivait là en 1099, l'année même où notre Godefroid de Bouillon avec les siens s'emparait de Jérusalem. Un siècle plus tard, l'agglomération est si importante — et à ce point exemplaire — que le duc de Brabant, Henri I^{er}, accorde aux Diestois une charte de liberté. Le commerce du drap bat son plein. A cent ans de là, par charte du 8 février 1316, Gérard seigneur du lieu, institue la gilde des drapiers « pour favoriser et maintenir florissantes, précise-t-il, la confection des étoffes, la préparation des laines et la draperie ». Toujours fidèle au travail bien fait, le bon peuple de Diest bénéficie, en 1431, par la volonté de Jean de Heinsberg, de « l'exemption de tous tonlieux sur tous les domaines qu'il (Jean) possède dans le pays de Brabant ».

Diest, en cette période moyennâgeuse, a pris maintenant l'allure d'une vraie cité. Quatre grandes portes, six petites, neuf marchés, trente belles rues, — sorte de petite Carcassonne du Brabant où vivent deux mille âmes. Elle s'enorgueillit d'une halle aux draps, d'un hôpital, de divers hospices, de quelques couvents, de nombreux hôtels seigneuriaux et maisons de corporations, d'habitations bourgeoises aux façades cossues. Plus tard, elle ajoutera à sa gloire une milice, vingt-deux corps de métiers, deux chambres de rhéori-



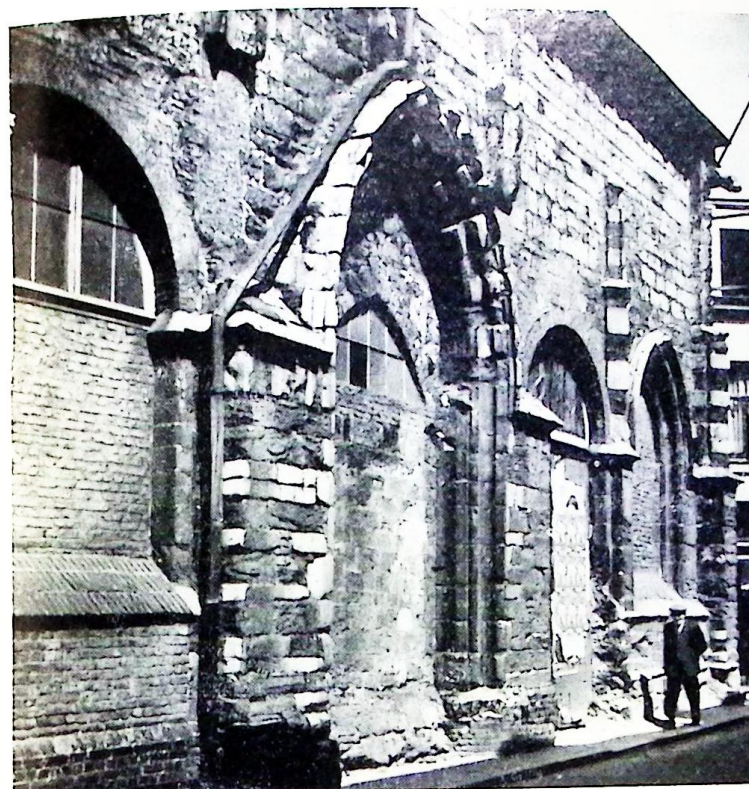
Panorama.

que, un collège. Bref, Diest est à la fois industrielle, commerciale et intellectuelle. Si bien qu'au temps de Charles Quint, elle occupe un des tout premiers rangs parmi les villes brabançonnnes. Ses draperies — fines, soyeuses, solides — rivalisent sans effort avec celles de Louvain, sa concurrente. On les apprécie non seulement chez nous, mais jusqu'en France et en Angleterre.

Hélas ! vers la fin du XVI^e siècle, toute cette prospérité s'écroule dans le fracas des guerres de Religion. A la suite d'une émeute qui éclate en octobre 1566, provoquée par les partisans (protestants) du prince d'Orange, le duc d'Albe intervient. Il n'y va pas par quatre chemins. Sans coup férir, une garnison espagnole s'installe à Diest. Les principaux meneurs sont arrêtés et bientôt décapités. Prise et reprise plus d'une fois par les troupes wallonnes du prince d'Orange et celles d'Albe, la ville est, en fin de compte, menacée d'un pillage auquel elle n'échappe que de justesse. Mais, pour obtenir la vie sauve, elle a dû ouvrir ses coffres



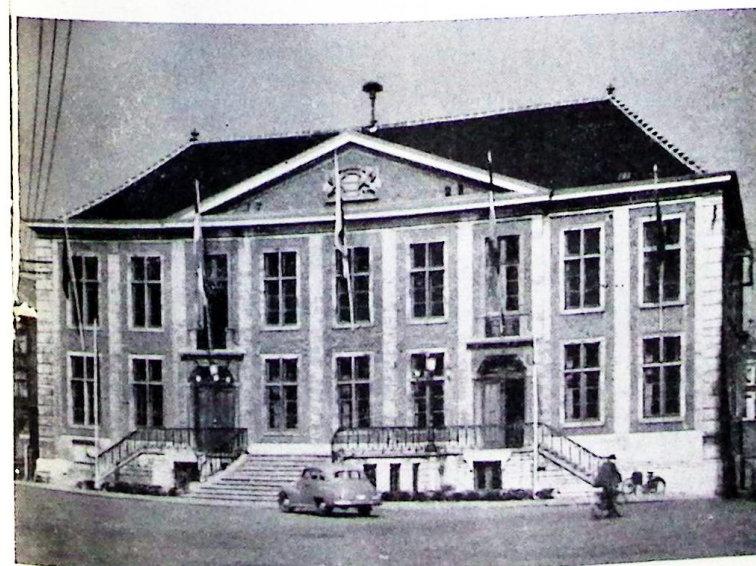
*L'entrée de l'église
Notre-Dame (1253).*



Les vieilles halles furent construites en 1345.

et verser à Orange la somme énorme de 50.000 florins. Les contributions encore s'abattent sur elle au cours des guerres de Louis XIV. En 1705, les Français, qui combattent le duc de Marlborough, purement et simplement la démantèlent. Suit alors, pour

*Rose et blanc, voici l'hôtel de ville
aux lignes correctes... (1726)
(Photos de Sutter.)*



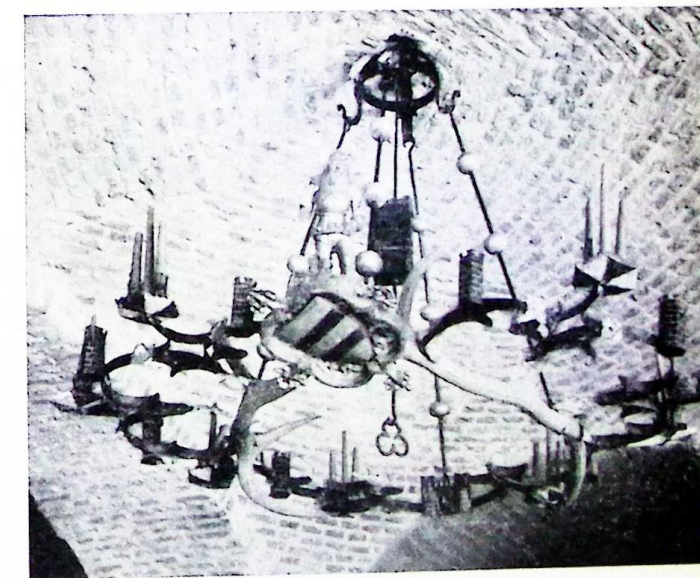
la cité exsangue, une période de tranquillité relative — 75 années — en attendant les combats de la Révolution brabançonne, où les Diestois, dressés contre Joseph II, prennent une part active.

★

Malgré cette existence mouvementée, la ville a cependant pu élever — et garder — des monuments fort dignes d'intérêt. En forme de croix latine, voici (datant de 1253) l'église de Notre-Dame qui offre aux regards la pureté de son style ogival primaire, avec des bas-côtés et un portail à triple nef, une voûte refaite en 1830, une cuve baptismale du XVI^e siècle, en Renaissance.

Et puis, le béguinage, fondé en 1252 par Arnould IV, avec une église en gothique primaire très pur. Les maisons actuelles datent du XVII^e siècle, s'ouvrant sur une entrée monumentale en style Rubens. (Voir notre couverture : Beau détail du style XVII^e siècle.)

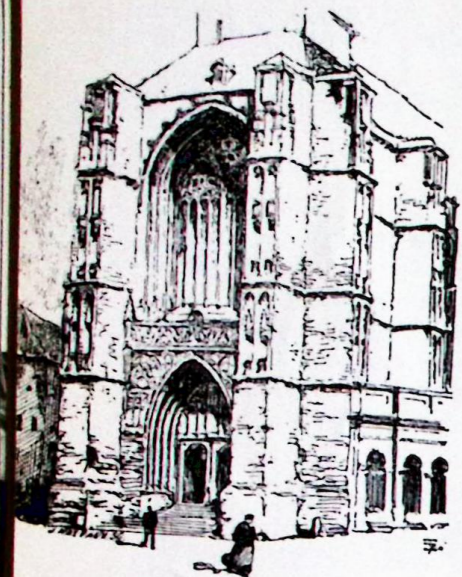
Il y a aussi les vieilles halles, construites en 1345. Leur double façade est ornée de fenêtres et de portes,



*Lustre gothique : fer forgé, sculpture et bois de cerf.
Début XV^e siècle (Musée Communal).*

les unes ogivales, les autres en plein cintre. Elles furent d'abord affectées au commerce des draps, qui date de la splendeur de Diest. Cet édifice en forme de trapèze servi ensuite d'école, de théâtre, de salle de spectacle.

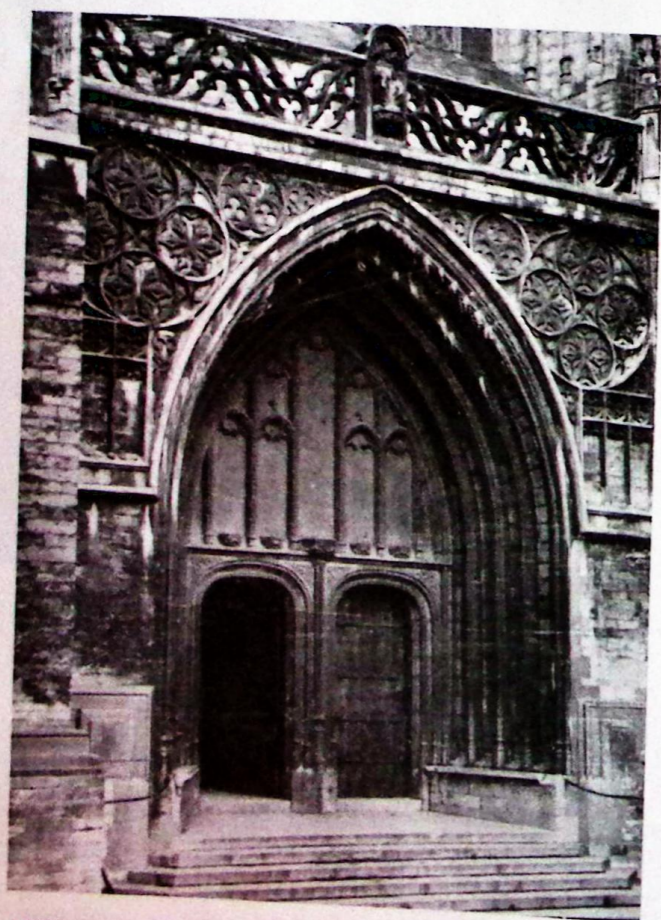
Il faut citer également — rose et blanc — l'hôtel de ville aux lignes correctes, bâtiment du XVIII^e siècle, de belle allure, un peu froid peut-être, avec



Eglise Saint-Sulpice : Une grande dame figée par les siècles, qui fait l'orgueil de la cité.

(Dessin extrait de « La Belgique » œuvre de C. Lemonnier.)

une façade à fronton triangulaire orné d'un cadran solaire. Un large perron le précède, qui donne à l'ensemble un air de dignité bien assise. A l'intérieur, des salons contigus conservent des trésors d'orfèvre-

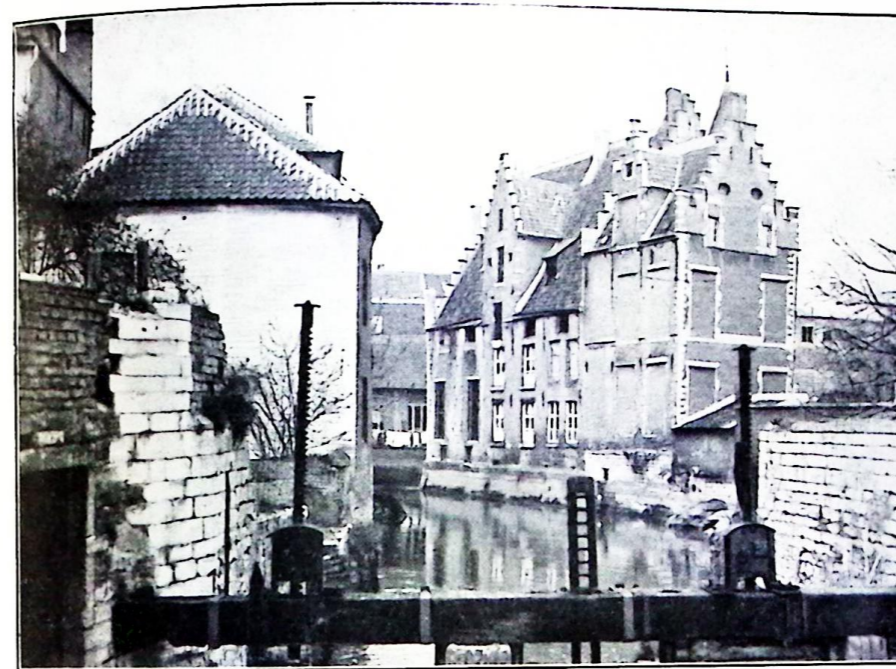
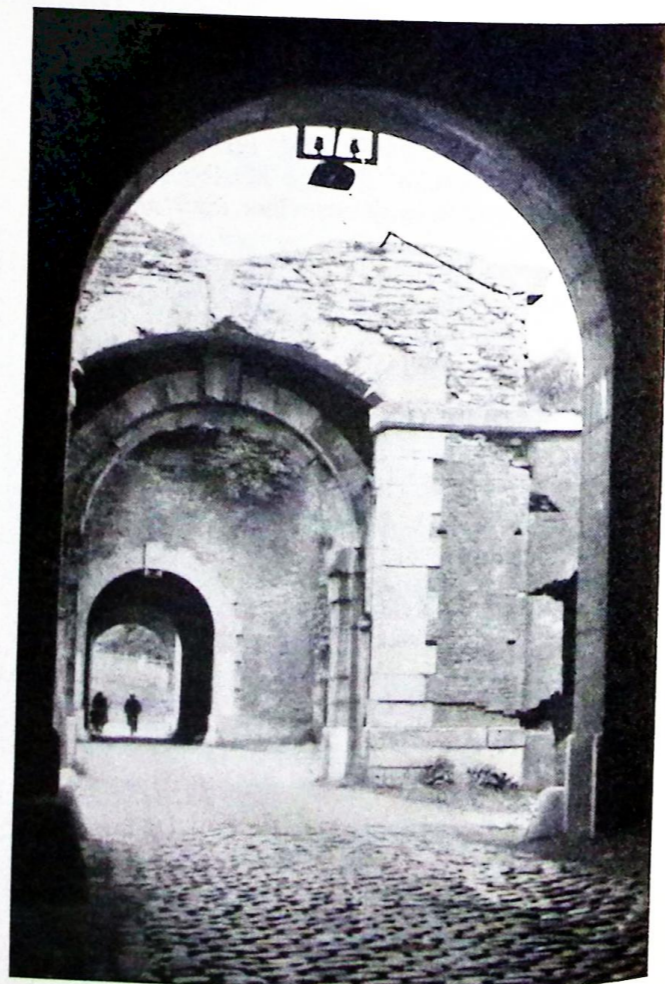


L'élégant portail surmonté d'un balcon en pierre historiée est l'élément le plus intéressant pour l'extérieur du monument.

rie ancienne, dont un collier de gilde du plus noble effet. C'est là qu'est suspendu un superbe lustre en fer forgé, représentant la ville de Diest. Les souterrains sont du XIV^e siècle.

Mais l'orgueil de Diest, c'est, bâtie en pierres ferrugineuses, son église Saint-Sulpice. Au détour d'une rue, tout à coup elle se présente devant le visiteur, avec sa masse imposante et sereine, grande dame figée par les siècles. Une église ? Non, une vraie cathédrale. Ce sanctuaire, dû à l'architecte Sulpice Van Vorst, auteur de l'église Saint-Pierre de Louvain, en style ogival secondaire, fut terminé en 1534. Un embryon de tour, en pierres bleues, ne s'élève qu'à la hauteur des combles. D'après les plans, cette tour — à en juger par les soubassements aux solides contreforts — était prévue d'une rare élégance. Entrons par le portail principal. Trois nefs à colonnes cylindriques sans chapiteaux. En chêne, la chaire de vérité est un vrai chef-d'œuvre de sculpture du XVII^e siècle et donne la réplique (à gauche du maître-autel) au tabernacle dressant sa tour en pierre blanche à dix mètres de hauteur. Au milieu du chœur, est

La porte de Schaffen avec des vestiges de l'ancienne citadelle. (Photo : de Sutter.)



Le « Spijker » à Diest, ancien refuge de l'abbaye de Tongerlo.

sertie une pierre tumulaire, avec inscription et armoiries gravées recouvrant l'entrée d'un caveau. Là, repose, suivant son désir, le très noble prince Philipp-Guillaume, né à Breda en 1554, mort en 1618 : le propre fils de Guillaume-le-Taciturne.

Enfin, le touriste aura admiré les principales constructions de Diest en se rendant jusqu'aux remparts. Cette enceinte comprend douze fronts. Les travaux commencèrent en 1837. Le général Chazal, ministre de la Guerre, s'était expliqué devant le Parlement sur la construction d'un système de fortifications. « La position stratégique d'Anvers pouvait servir à l'armée de base d'opérations et de place de refuge; ensuite les places de Diest et de Termonde couvraient les lignes de Démer, du Rupel, de la Dyle et de la Nèthe et de quelques autres places, et assureraient le libre passage et la défense de nos deux grands fleuves. » (1) Le général Brialmont, notre Vauban, assigna à Diest une place de premier ordre. Il en avait apprécié l'importance, lorsqu'en 1844, jeune sous-lieutenant, il avait assisté à l'édification de ces fortifications. Ces travaux de défense n'ont jamais servi. Et la place a été classée.

★

Voilà pour les pierres. Diest conserve avec fierté le souvenir vivace de deux de ses enfants qui furent illustres.

(1) Paul Crokaert, Brialmont, p. 164.

L'un est le fils d'un maître-corroyeur. Né en 1599, aîné de cinq bambins, il est intelligent et d'une telle aménité de caractère que ses petits camarades s'attachent invinciblement à lui. A dix-sept ans, il part pour Malines, y fait sa rhétorique, puis entre chez les Jésuites. Deux ans plus tard, au début d'octobre 1619, ses Supérieurs l'envoient à Rome, pour y poursuivre ses études. Au départ d'Anvers, il atteint — vrai « routier » avant la lettre — la Ville Eternelle après dix longues semaines de trajet. Au Collège Romain, c'est le plus appliqué des étudiants. Avec cela, une volonté qui exécute les actions les plus ordinaires avec un soin souvent héroïque. Dans sa vingt-troisième année, après une brillante soutenance de thèse, il meurt en quelques jours. L'Eglise l'a élevé sur les autels. Il est bien de chez nous, et s'appelle Jean Berchmans.

Dans le second panneau du diptyque diestois, apparaissent les traits d'un homme qui est, au début du XVI^e siècle, l'apôtre ardent des Lettres classiques : Cleynaerts. Professeur de latin,

La maison « de Roskam ».





L'hôtel de Nassau.

(Phototill.)

L'importante brasserie « De Wereld ».



de grec et d'hébreu, initiateur de l'Humanisme Ancien étudiant du Collège des Trois-Langues, à Louvain, ami d'Erasmus, il compose des ouvrages excellents, dans le but de faciliter l'étude des langues anciennes. Il enseigne à Paris, en Espagne, au Portugal. Un beau jour, il cingle vers le Maroc. Son but est d'y entreprendre une croisade pacifique : amener les Musulmans à la religion chrétienne par la science et la persuasion. A cette fin, il a étudié l'arabe qu'il parle très correctement. Mais le terrain n'est pas favorable. Cleynaerts échoue. D'abord emprisonné, il est ensuite jeté dans une barque qui le fait aborder sur les côtes espagnoles. A Grenade, il meurt. Et son tombeau est creusé dans l'Alhambra, — loin de Diest...

★

On n'a point tout dit sur cette petite ville, si l'on n'a pas parlé de la fameuse bière qu'ont d'abord popularisée les gildes. Elle est célèbre non seulement dans le Brabant, mais dans la Belgique entière. Un vrai nectar ! Que de verres cette bière épaisse et dense a déjà remplis, faisant couler sa mousse blanche par-dessus les bords ! Bière peu alcoolisée, à vrai dire : juste assez pour en assurer la conservation. En revanche, combien elle est nutritive ! Grâce à sa vigueur puisée dans les eaux du Démer, une de ses particularités réside dans le brassage : non pas boisson capiteuse, mais — si l'on peut dire — produit alimentaire.

Tels sont les traits principaux de cette ville du Hageland un peu repliée sur elle-même. Elle jouit du don de sympathie, ayant sa vie propre, son caractère, ses mœurs, ses traditions. Aarschot n'est pas loin et, du haut de ses remparts, Diest aperçoit le dôme constellé d'étoiles de Montaigu. Il n'y a pas de distance dans cette région. Sur ce sol où il fait bon vivre, tout semble se rapprocher. Diest a la noblesse des villes anciennes, jalouse de ses richesses séculaires, qu'elle garde si bien. Nul qui la traverse ou s'y arrête n'est insensible à son charme discret, à son accueil plein de grâce et de courtoisie.

Pierre GIRAUD.

Echos de nos S. I.

UNE REUNION D'INFORMATION.

Le mercredi 27 mars dernier, au Centre d'Information de Bruxelles, rue du Chêne, M. Chantrin, administrateur-délégué de la Foire internationale de Bruxelles et du Centre d'Information, a développé longuement les raisons d'une parfaite collaboration des syndicats d'initiative du Brabant aux divers congrès qui ont lieu à Bruxelles et de la propagande à faire auprès des organismes européens établis dans la capitale.

COUP D'ŒIL DANS LES BAS-FONDS DU PARC ROYAL

DANS le n° 9 de septembre 1961, deux des photos illustrant l'article sur le « Palais Royal de Bruxelles » n'ont pas manqué de peiner quelque peu et les historiens et les amis des arbres : l'abattage des arbres séculaires dans les bas-fonds du Parc (1905).

On comprend difficilement que le Souverain qui avait sauvé de l'abattage, les magnifiques arbres du futur Parc Josaphat en 1902, ait laissé sacrifier ces vétérans, témoins de notre Histoire.

A côté de l'Histoire — avec un « H » majuscule — il reste toujours la Petite Histoire dont on ne se lasse jamais et que l'on n'enseigne pas dans les manuels.

Or, ces bas-fonds ont de quoi faire parler d'eux.

Deux épisodes qui eurent pour cadre notre parc nous sont venus à l'esprit à la vue de cet abattage.

D'abord, celui qui — en avril 1717 — marqua le passage dans notre Cité de Pierre le Grand, Tsar de Russie.

Parmi les buissons — et les herbes folles — des bas-fonds, malheureusement fermés au public, se trouve un modeste bassin en pierre, contenant jadis de l'eau, mais depuis longtemps desséché (1). On peut y lire une inscription en latin, presque effacée — et que plusieurs auteurs ont traduite différemment.

Prenons d'abord la version de G. Des Marez dans le « Guide Illustré de Bruxelles » édité en 1918, par le Touring Club de Belgique. Parlant de cette fontaine « où Pierre le Grand alla se désaltérer et rafraîchir son vin, un jour qu'il avait fait au palais un trop copieux repas. Sur le bassin, on lisait cette inscription : Petrus Alexiowitz Czar Moscoviae, magnus dux, margini hujus fontis insidens, illius aquam nobilitavit

(1) Le buste en bronze de Pierre le Grand, offert en 1654, par le prince Demidoff, fut placé au début près de la fontaine. Il a été déplacé par la suite dans un massif côté rue Ducale.

libato vino hora post meridiem tertia die XVI aprilis anno 1717. Ce qui veut dire : Pierre Alexiowitz Czar de Moscovie, grand duc, assis au bord de cette fontaine, en ennoblit les eaux par le vin qu'il avait bu, le 16 avril 1717, à trois heures de l'après-dîner. »

Une autre version, celle de Joë Dierickx de ten Hamme, nous présente l'événement différemment : Pierre le Grand se serait reposé au bord de la fontaine pour y cuver son vin et, de ce fait, n'étant — plus très solide sur ses jambes, aurait fait un plongeon des plus artistiques ; les eaux du bassin auraient donc été immédiatement ennoblies par l'entrée en contact avec elles, d'un corps aussi illustre.

Quoi qu'il en soit et sans vouloir le moins du monde manquer de respect à la majesté de l'Empereur de toutes les Russies, il est assez plaisant de se représenter cet hercule de deux mètres qui rompaît une monnaie de bronze entre deux doigts, perché au-dessus du bassin dans la pose peu glorieuse et coutumière à tous les gens qui souffrent du mal de mer ou encore s'étalant les quatre fers en l'air dans un superbe jallissement d'eau.

Comment expliquer aussi que le Collège des Bourgmestre et Echevins de Bruxelles qui prit l'initiative de faire graver cette plaque, ait pu à ce point manquer de discrétion en faisant poser une inscription qui rappelle un fait qui entaillerait quand même un peu le prestige du souverain russe ?

Il faudrait alors trouver une autre interprétation du texte célèbre et celle-ci nous semble donnée par M. Pergameni qui fut également archiviste à la Ville de Bruxelles. Lorsqu'on rédigea l'inscription, on donna au mot « libato » du verbe « libare » son sens primitif, c'est-à-dire « faire les libations, répandre un liquide en l'honneur d'une divinité » et non « boire » comme on l'a traduit précédemment.

Dès lors, le Tsar, enchanté d'avoir pu se désaltérer à cette fontaine, y sera revenu pour l'honorer en versant dans son eau, une coupe de vin. Ainsi donc, la personne de Pierre le Grand n'est pas déshonorée... mais le pittoresque y perd.

A quelques pas des bas-fonds du parc, en examinant les statues entourant le plus petit des deux bassins, nous pouvons remarquer le nez cassé de l'une ou l'autre d'entre elles. C'est un souvenir du célèbre poète anglais Lord Byron qui, au début du XIX^e siècle lorsqu'il habitait notre ville, rentrant tôt le matin et ayant bu plus que de raison, s'amusait à casser le nez des statues à coups de canne.

Quelques années plus tard, ce n'étaient plus des coups de canne d'un poète qui résonnaient sous les frondaisons du parc, mais les coups de canons et de roulements de tambour de 1830...

Mais cela, ce n'est plus de la « Petite Histoire »...
C. Derie du BRUNCQUEZ.



Telle était la voie qui unissait jadis deux grandes villes brabançonnnes ...

REPORTONS-NOUS, si vous le voulez bien, en l'an de grâce 1704. Philippe V, petit-fils de Louis XIV règne alors sur nos Provinces.

Bruxelles achève sa reconstruction après le bombardement perpétré par Villeroi, neuf ans plus tôt. Mais, cette année-là marque également une étape importante dans l'histoire de nos routes, puisque c'est en 1704, que les États de Brabant, mirent en chantier, simultanément, les chaussées de Bruxelles à Mons, de Bruxelles à Gand et de Bruxelles à Louvain. Et chose qui peut paraître étonnante à l'homme du XX^e siècle habitué à la lenteur des travaux publics, cette entreprise fut menée à bien en quelques années. Très rapidement notre Province allait se voir dotée du réseau routier, que nous connaissons encore aujourd'hui à peu de choses près. Très rapidement aussi, les grands chemins de jadis, virent disparaître leur trafic au profit des nouvelles chaussées.

Les auberges qui les jalonnaient n'eurent plus qu'à fermer leurs portes et les localités qu'ils traversaient déclinerent.

Si nous vous rappelons ces faits, c'est que notre propos est précisément de parcourir aujourd'hui l'un de ces grands chemins : celui qui joignait jadis Bruxelles à Louvain.

Nous indiquons ci-contre le tracé.

Nous commencerons notre promenade, si vous le voulez bien, à Krainhem ou plus exactement à Neer-Krainhem.

En effet, jusqu'à cet endroit, le chemin de Louvain se confond à peu près avec la chaussée actuelle.

Pour suivre notre chemin à travers cette localité, il nous faudrait prendre successivement les rues Van Hove et J. Thumas.

Dans la première de ces rues, avant de traverser la Woluwe, un bâtiment ancien, voué à la démolition (si ce n'est chose faite à l'heure où paraîtront ces lignes) attire l'attention.

Là se trouvait jadis un cabaret dénommé Léopold.

Au bout de cette seconde rue, notre chemin se perd. Nous prenons la Molenstraat à droite, puis à gauche

la Lozenbergstraat. Tout de suite à droite, nous retrouvons le chemin de Louvain qui porte ici d'ailleurs, le nom caractéristique d'Oude Baan.

Au bout de quelques kilomètres, nous arriverons ainsi au hameau d'Oude Baan. Entre-temps, nous aurons croisé une croix de pierre, malheureusement renversée et une petite chapelle consacrée à la Vierge Immaculée.

C'est à Oude Baan que se croisaient jadis le grand chemin de Bruxelles à Louvain et celui de Malines à Wavre et à Namur, appelé encore Waalse Baan sur une partie de son parcours. Ce dernier sert d'assiette à cet endroit à la route de Mont-St-Jean à Malines.

Oude Baan était donc un important carrefour routier. Il s'y trouve encore quatre bâtiments d'allure très ancienne, dont un est daté de 1604, et un autre de 1627.

Oude Baan fut jadis un important carrefour routier.

Voici ce carrefour où existent encore plusieurs bâtiments anciens.

L'un de ceux-ci, une maison à pignons, porte le millésime 1604.

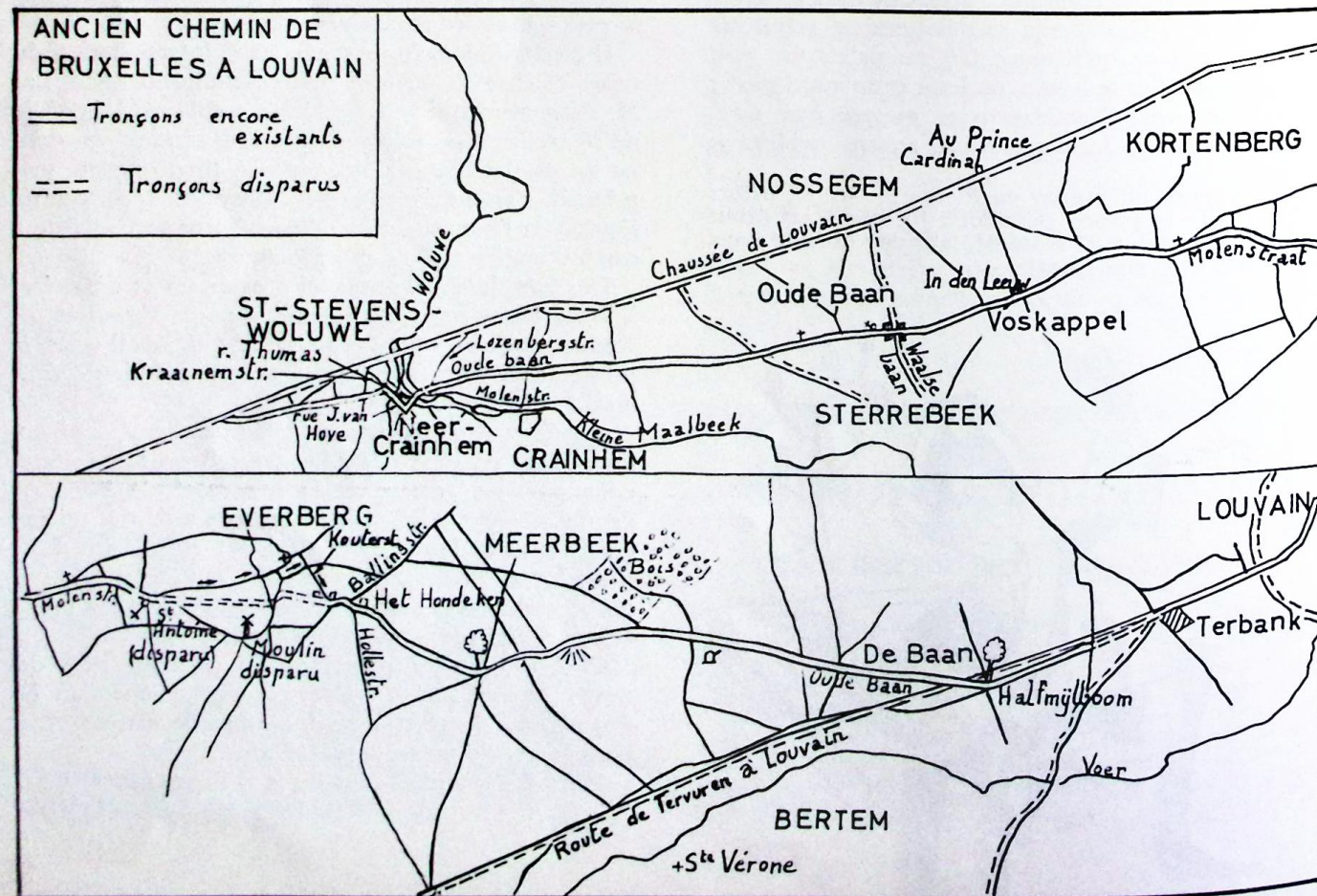
En cet endroit se trouvait autrefois selon A. Cosyns (1) la Couvertaverne où les députés de Bruxelles et de Louvain se réunirent maintes fois au Moyen Age. L'établissement fut brûlé en 1490. Au XVII^e siècle il porte le nom de Wildeman. Un plan du XVIII^e siècle donne l'appellation de Prins Cardinaal (2).

Un établissement de ce nom existe encore d'ailleurs, sur l'actuelle chaussée de Louvain, non loin d'ici.

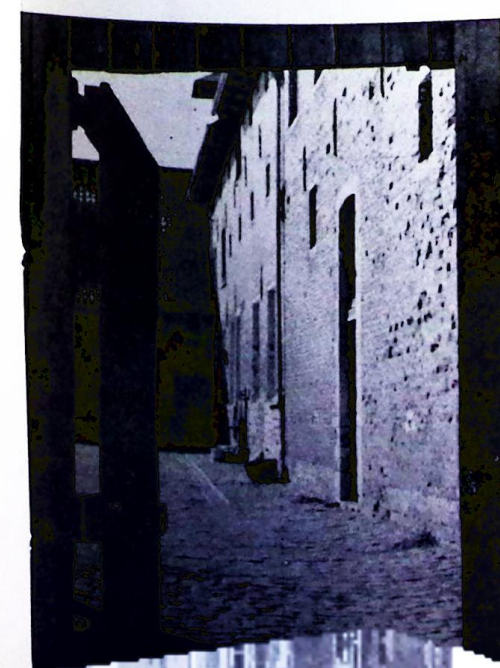
(1) A. Cosyns: *Autour du Sanventerloo*. Bulletin du T.C.B., 1925.

(2) En souvenir du Cardinal-infant, don Ferdinand, Gouverneur général des Pays-Bas de 1634 à 1641.

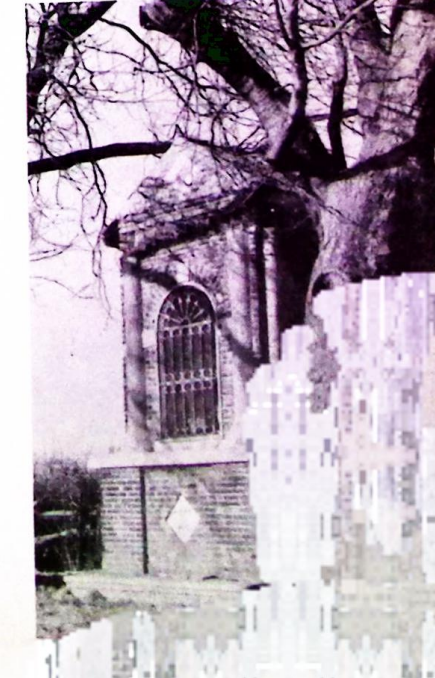
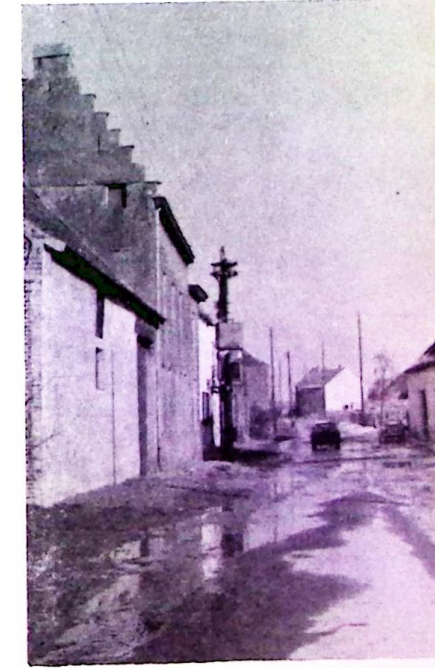
Près du carrefour une des nombreuses chapelles de la région.

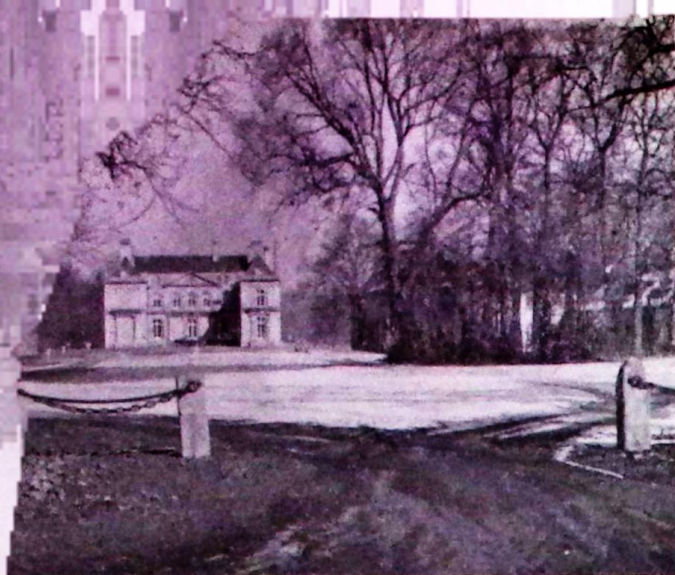


Une ancienne ferme, bien conservée.



Coup d'œil à l'intérieur : une imposante cour.





Le château de Mérode
à Everberg.

Poursuivant notre chemin, nous arrivons au hameau de Voskapel. On y remarquera surtout un bâtiment portant encore en façade l'inscription suivante : « A 1649 — GOET LOGIST IN DEN LEEVW TOT VOSKAPPEL VERMAERT — HALF WEGH LOVEN EN BRVSSSEL STAET » ainsi qu'un lion et une épée.

L'ensemble est très vaste et comporte, comme de nombreuses fermes de l'époque, une cour intérieure rectangulaire, complètement entourée par le corps de logis et ses dépendances.

Toujours selon A. Cosyns, Voskapel a dû être jadis une succession d'auberges. Les anciens actes citent encore : de Vos (1455); den Hert; den Wolf en het bon Logist.

Selon Alphonse Wauters, Voskapel devrait son nom à une chapelle dédiée à saint Eloi, qui aurait été fondée par la famille De Vos. Cet Oratoire devint en 1421 la Chapelle des monnayeurs du Brabant.

Notre chemin qui était macadamisé à partir d'Oude Baan prend ici l'aspect d'une très bonne route bétouillée.

Continuant toujours dans la même direction, nous



« Het Hondeken » qui serait un ancien relais de poste.

voyons bientôt que deux voies s'offrent à nous. C'est celle de droite qu'il nous faut prendre, portant actuellement le nom de Molenstraat.

En ce point se trouvait jadis un établissement dénommé « de Trompet ».

Un peu plus loin s'érige à notre droite une petite chapelle datée de 1907 et dédiée à la Sainte Famille. Passé celle-ci nous nous trouvons en face d'une nouvelle bifurcation. Là s'élevait autrefois un oratoire consacré à saint Antoine, lequel a complètement disparu. Notre chemin disparaît lui aussi et pour le retrouver, le mieux est sans doute de nous diriger vers Everberg en prenant le chemin de gauche.

A Everberg, nous emprunterons la Kouterstraat et à l'extrémité de celle-ci nous retrouverons le chemin de Louvain sur notre gauche.

Deux bâtiments très anciens se font d'ailleurs face en cet endroit.

A proximité d'Everberg, on trouvait au XVII^e

A Meerbeek, près de ce vieux tilleul qui se dresse au centre d'un carrefour à cinq branches, un immense panorama s'offre au promeneur.

(Photos : Marcel Hombroeck.)



siècle entre autres les auberges suivantes : De Drij Linden, De Croon et De Coninck van Spanien.

Laissant la Ballingstraat à notre gauche, nous passons devant la ferme Het Hondeken, dont la façade a été refaite récemment et qu'on nous a assuré être un ancien relais de poste. Sitôt après nous prendrons à gauche un chemin de terre, qui bientôt s'élève rapidement pour aboutir près d'un carrefour à cinq branches, au pied d'un vieux tilleul. De ces hauteurs la vue porte très loin, tant vers la vallée de la Voer et la forêt de Meerdaal, que vers Louvain ou vers Vilvorde.

De ce point nous nous dirigeons vers une station de pompage au-delà de laquelle le chemin a malheureusement été fort abîmé par des poids lourds.

En continuant tout droit, nous arrivons non loin de la corne d'un bois pour redescendre ensuite vers la vallée de la Voer.

A notre droite un fortin datant sans doute de 1939-1940 monte la garde. Notre chemin, quant à lui, s'enfoncé profondément pour déboucher sur un carrefour où nous retrouvons du macadam et l'appellation d'Oude Baan.

Nous arrivons d'ailleurs au hameau dénommé « De Baan » dépendance de Bertem.

A l'extrémité du village le macadam disparaît pour faire place à un chemin creux, fort mal frayé d'ailleurs. Nous traversons la route de Louvain à Tervuren, datant du régime hollandais et nous aboutissons à un nouveau carrefour dénommé jadis « Halfmijlboom ». Il s'y trouve encore un vieux tilleul.

A notre droite, le chemin qui allait jadis vers Bertem et Tervuren; quant à nous nous prendrons à gauche un chemin creux parallèle à l'ancienne voie du vicinal. Ce chemin débouche rapidement sur la chaussée de Louvain à Tervuren que nous avons traversée tout à l'heure. Il ne nous reste plus qu'à la suivre jusqu'à Louvain.

Nous passons ainsi devant l'emplacement de l'ancienne léproserie de Terbank, fondée vers 1197, occupé actuellement par des bâtiments conventuels.

Si l'on analyse l'itinéraire suivi, on doit noter qu'il se caractérise par le petit nombre de cours d'eau traversés. En fait, il n'en coupe que deux ou trois à la rigueur : le Maelbeek à Saint-Josse-ten-Noode et la Woluwe (avec son affluent le Kleine Maelbeek) à Neer-Crainhem, ces deux passages étant absolument inévitables.

Le couvent de Terbank-Heverlee, l'ancienne léproserie fondée vers 1197 par les seigneurs Van Croy-Heverlee.

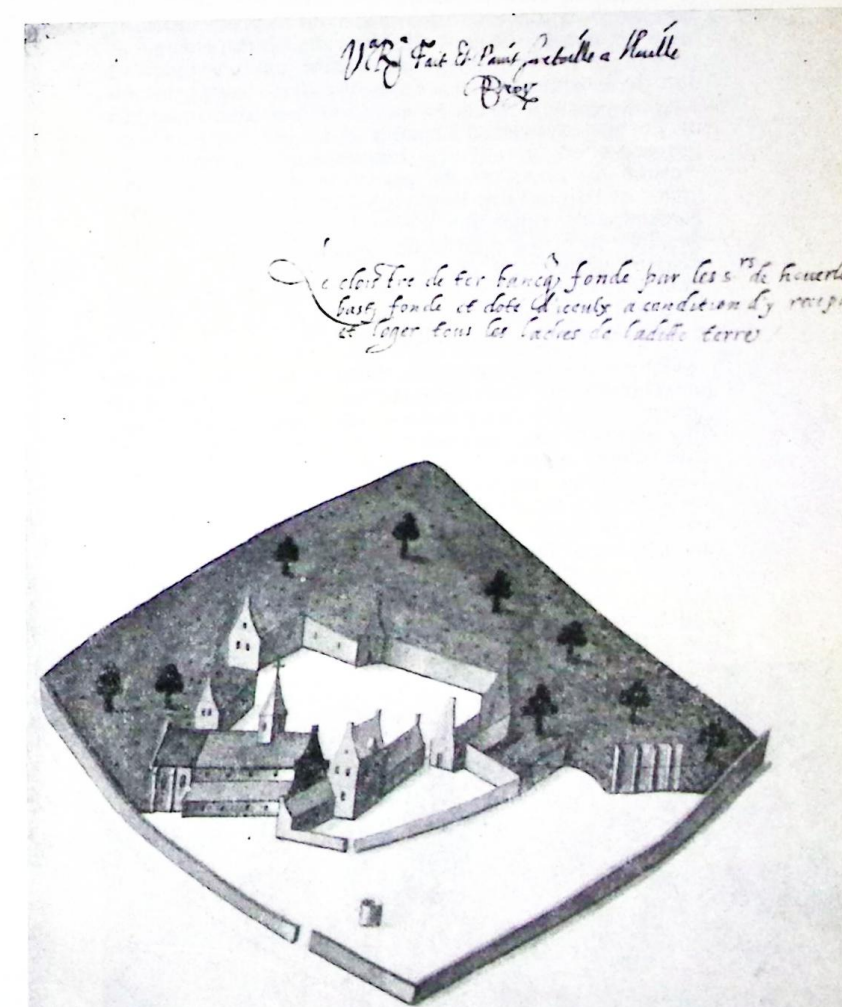
Il évite, par contre, soigneusement, de couper les différents affluents de la Dyle que l'on rencontre après Kortenberg en suivant la chaussée actuelle, comme aussi de descendre au fond de la vallée de la Voer.

Telle était la voie qui unissait nos deux grandes villes brabançonnaises.

Le promeneur qui la parcourt aujourd'hui, a peine à s'imaginer l'animation qui y régnait jadis lorsqu'elle était parcourue par les marchands et leurs lourds chariots, les hommes d'armes et leurs montures, les étudiants ou les gens de métier.

Aujourd'hui le calme y est revenu, tandis qu'à quelques kilomètres de là, sur la chaussée, que nous n'oserions plus qualifier de nouvelle, le trafic automobile a établi son règne infernal.

J.-M. PIERRARD.



Le cloître de Terbank fondé par les s^{rs} de Heverlee
fut fondé et doté à condition qu'il y eût
et loger tous les lachés de ladite terre

SOIRÉES DU TOURISME

21 février 1963

GAASBEEK

par M. Arthur DE BOCK,
professeur à l'École Normale
de la Ville de Bruxelles.

EVOQUER Gaasbeek, c'est ressusciter tout le climat âpre, obsédant mais combien exaltant de l'épopée brabançonne, gravitant autour des trente-cinq seigneurs et des six châtelains qui, indéfectiblement attachés à la politique de large compréhension toute teintée de profonde humanité qu'avait inaugurée l'un des leurs, le sage Henri de Louvain, en octroyant à ses sujets la première charte codifiant le droit coutumier et en prémunissant, du même coup, ses administrés contre les abus de pouvoir, surent, sans défaillance et avec une admirable constance, transmettre jusqu'à nous ce précieux flambeau, symbole de nos libertés les plus chères et effacer par leur abnégation allant parfois jusqu'au don de leur propre vie, l'opprobre dans lequel, tel un loup surgissant dans la bergerie, les avait plongés un certain Sweder d'Abcoude dont les instincts sanguinaires et la soif de domination trouvèrent une victime de choix en la personne d'Everard t Serclaes, ce bouillant et impavide défenseur de nos droits communaux, ignominieusement torturé par les spassins du cruel maître de Gaasbeek et dont l'holographe sublime est encore cité de nos jours comme l'un des plus poignants et des plus admirables exemples de don total et sans retour pour la sauvegarde de nos droits les plus sacrés.

Cette souillure, cette flétrissure qui, à la suite de cet abominable forfait, ternissaient la réputation d'un lieu promu dès ses jeunes années au rang de foyer incandescent de civilisation, un sang innocent, bouillant d'amour pour ses frères opprimés, devait les laver, quelque trois siècles plus tard. Ce fut, en effet, en 1568, que cristallisant cet esprit de résistance aux avanies inqualifiables que subissait, stoïquement, un peuple mortifié dans sa chair comme dans son cœur,

GAASBEEK : Domaine national.



jaillit la pathétique figure de Lamoral d'Egmont, seigneur de Gaasbeek qui revivifia, par son immolation, ces valeurs, ces principes moraux, foulés, piétinés, écartelés par des potentats sans scrupules, Régénéré, grandi, fortifié, ennobli, sublimé même par le souvenir exaltant et indélébile de ce paladin de nos libertés nationales, Gaasbeek récoltera, désormais, les fruits suaves de ce renouveau spirituel qu'il avait, lui-même, amorcé. Si les heures qu'il vécut ne furent pas toujours exemptes de ces vicissitudes inhérentes à notre condition humaine, — le séjour sous ses murs de Louis-Alexandre Schockaert, conseiller de Charles II, membre du Conseil d'Etat et du Conseil Privé, de surcroît, ministre plénipotentiaire lors de la signature du Traité de Rijswijk, qui, en 1697, allait mettre fin à cette Guerre de Neuf Ans, si funeste aux Etats du Brabant, ne résonna-t-il pas encore du cliquetis crispant des armes ? — le siècle des Arconati-Visconti, qu'entama le marquis Paul, devait ouvrir la voie à un nouveau destin où les sentiments les plus délicats, tout empreints d'une brûlante humanité s'épanouiraient, bientôt, dans un climat parfumé aux essences les plus délicates de l'art et de la culture.

Etrange et sinueux personnage que ce Paul Arconati-Visconti, élevé par Napoléon, le 26 avril 1800, à la dignité de maire de Bruxelles — fonction à laquelle il renonça, très vite, pour raison de santé — membre, en 1804, du conseil municipal de Bruxelles, capitaliste distingué qui se payait le luxe d'entretenir, en sus de son château de Gaasbeek, des propriétés aussi prestigieuses que cet hôtel de la rue de la Régence qui devint, plus tard, le palais du Comte de Flandre ou encore cette illustre Maison du Roi, un des joyaux de la Grand'Place de Bruxelles, qu'il acheta en 1811 et fit restaurer avec infiniment de goût, et qui drainait les foules avides de spectacles chatoyants et hauts en couleurs, chaque fois qu'il descendait au cœur de la ville, tout auréolé de l'incomparable prestige que lui conférait son pittoresque carrosse tiré par six fringants chevaux. Insondable mystère de la destinée humaine, ce mondain raffiné, qui semblait se complaire dans le voisinage des grands, acheva sa vie, tel un anachorète, avec pour tout confident les austères murailles de sa retraite de Gaasbeek qui recueillirent, sans doute, ses dernières volontés en même temps, peut-être, que tout le désenchantement d'un homme qui crut, un moment, que les joies factices de la frivolité et du marivaudage, étoufferaient l'immense détresse morale d'une âme sevrée d'idéal.

Désormais, le domaine de Gaasbeek, sous l'égide de Giuseppe Arconati-Visconti (1821-1873), d'abord puis sous le patronage de la Marquise Arconati-Visconti, née Marie Peyrot (1840-1923), deviendra un

des réceptables les plus scintillants de la culture et de l'humanisme européens, accueillant, sous son toit, les figures les plus éminentes du monde des arts, des sciences et des lettres avant de se muer, dès 1924, en un fascinant musée qui dispense, aujourd'hui, encore, l'étourdissant faisceau de ses trésors inestimables. Page captivante de l'histoire du Brabant, illustration éclatante du triomphe de la liberté sur la tyrannie et l'intolérance, Gaasbeek distille, en

outre, le plus subtil et le plus éniyant des nectars, puisé aux sources mêmes de la Beauté.

Beauté des lignes architecturales où l'élément rugueux, primitif, sauvage de la forteresse moyen-âgeuse a pratiquement disparu devant la moisson de nouveautés que chaque siècle apportait, créant tantôt avec infiniment de mesure, tantôt aussi avec un excès de fioritures, un curieux amalgame de styles où le goût de la surcharge, héritage du baroque n'exclut nullement le judicieux équilibre de l'ensemble. Ici, le curieux comme l'esthète admire et se tait. Il admire la remarquable ordonnance de la Cour d'honneur italienne, agrémentée d'une élégante fontaine en pierres blanches, copie de la fontaine de « Beaune Samblançay » à Tours, la grâce discrète du pavillon de plaisance, érigé, en 1620, par le comte de Renesse de Warfusée qui ne ménagea ni son temps, ni son argent en vue de l'embellissement du domaine, ou encore, la sobre silhouette de cette chapelle dédiée, en 1625, à sainte Gertrude qui domine toujours les luxuriantes frondaisons que composent ces majestueuses enfilades de hêtres séculaires. Il admire aussi la splendide façade en briques dites espagnoles de la maison seigneuriale, la Tour de Charles Quint (1545), miraculeusement échappée aux cataclysmes qui s'abattirent sur la propriété, et qui nous est restituée dans son exceptionnelle pureté ou cette tour de Leeuw-Saint-Pierre qui évoque irrésistiblement la destination première du castel. Il admire surtout l'extraordinaire panoplie d'œuvres d'art qui inondent couloirs et galeries, chambres et salons et que légua, en 1921, à l'Etat belge, en témoignage de reconnaissance la marquise Arconati-Visconti.

On reste interdit, stupéfait, sidéré, face à cette cascade, ce ruissellement de joyaux relevant des arts les plus classiques, comme les plus fantaisistes, des techniques les plus éprouvées comme les plus révolutionnaires et on s'interroge, perplexe, ne sachant auquel de ces trésors, accumulés depuis cinq siècles, décerner la palme. Tout, ici, trouve grâce à nos yeux éblouis : ces tableaux étonnants comme cette « Tour de Babel » peinte par Martin van Valckenborgh (1535-1612) et qui fit partie des biens de Pierre Paul Rubens avant d'échoir par héritage aux Schockaert, ou ce portrait saisissant de Louis-Alexandre Schockaert ou encore celui de Frances, comtesse de Dorset où éclate tout le génie d'Antoine Van Dijck; ces tapisseries de Bruxelles du XVI^e siècle, réalisées d'après les cartons de Pierre Coecke qui décrivent l'histoire de Tobie et rivalisent de splendeur avec celles de Tournai dont les motifs s'inspirent des romans de chevalerie ou encore celle, saisissante de vérité, figurant le comte Lamoral d'Egmont; ces albâtres précieux comme ce buste en argent, serti de pierres précieuses d'Isabelle de Castille, œuvre de l'École hispano-flamande du XV^e siècle; ces ivoires d'une insolente beauté dominés par « La Vision de Saül », (XVIII^e siècle) où explose l'extraordinaire savoir de nos artistes; ces aiguères et plateaux en vermeil dont la rareté n'a d'égale que la richesse ou encore cette débauche de meubles, de sculptures, de tapis d'Orient, de poteries, de porcelaines ou de simples ustensiles de ménage qui viennent mêler leurs harmonieux accords dans cette fulgurante symphonie de formes et de couleurs dont les mouvements transcendent le temps pour se fondre dans l'éternité.

C'est tout cela que M. Arthur De Bock, professeur à l'École normale de la Ville de Bruxelles, fit vivre pour nous durant un soir grâce à des diapositives d'une richesse incomparable.

Y. B.

GAASBEEK : Musée d'art.

Tapiserie « Elias » XVI^e siècle, Ecole Bernard Van Orley.



11 mars 1963

L'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles

son histoire,

sa vie, ses œuvres

par M. Victor-Gaston MARTINY,
architecte en chef,

directeur du Service technique des Bâtiments de la Province de Brabant.

On pourrait épiloguer, à l'infini, sur ce phénomène, ce cas clinique voire pathologique que constitue le Tourisme contemporain, s'interroger, aussi, anxieusement sur les raisons profondes qui déclenchèrent ce dynamisme débordant, cet enthousiasme conquérant dont il s'aurole, aujourd'hui, avec une ostentation qui frise l'impudence, s'inquiéter encore de son extraordinaire vitalité ou de cette aisance surprenante avec laquelle brisant délibérément, les cloisons que d'aucuns souhaitaient étanches, il s'ingère dans les disciplines les plus hermétiques comme les plus ésotériques pour y puiser, goulûment, cette sève qui alimente son insolente et provocante jeunesse, il serait aussi vain que grotesque de nier son omniprésence ou de tenter, sous prétexte de promouvoir son harmonieux épanouissement, d'entraver sa propension à l'universalité en le maintenant rivé dans des limites plus ou moins artificielles. Placé, délibérément, au service de l'homme, dont il entend, par le biais de l'évasion, enrichir, à la fois, le corps et l'esprit, s'identifiant à lui au point de partager ses aspirations les plus légitimes comme ses désirs les plus intimes, le tourisme pourrait, sans l'ombre d'une supercherie, faire sienne cette maxime que forgea, voici déjà deux millénaires, ce fin connaisseur que fut Tércence et proclamer, à la suite de ce poète, que rien de ce qui est humain ne lui est étranger.

Qu'on l'affuble du titre pompeux sinon prétentieux de Science de demain, qu'on l'élève, en raison de la noblesse même de son objectif, au rang d'Art nouveau ou qu'on lui assigne, plus prosaïquement, un rôle plus ou moins éminent dans les secteurs industriel et économique, le Tourisme participe, de nos jours, si étroitement à toutes les branches de l'activité humaine qu'il n'est pas présomptueux d'affirmer que, sans pour autant abdiquer son originalité foncière, il résume, à lui seul, tous les arts comme toutes les sciences. Un exemple aussi frappant qu'éloquent de cet exceptionnel pouvoir que possède le tourisme de s'assimiler d'abord, de catalyser ensuite, de modeler, enfin, les enseignements, apparemment, les plus récalcitrants comme les plus rebelles à toute tentative d'embrigadement, nous est fourni par la conférence de ce jour. Traitée, il y a quelque trente ans, à une époque où le Tourisme cherchait toujours sa voie, n'osait encore proclamer, *urbi et orbi*, ses droits imprescriptibles à une existence autonome et se confinait, prudemment, dans un attentisme amollissant, dans une passivité débillitante, un thème aussi progressiste, aussi audacieux, aussi provocant même que celui que développa avec cette aisance

déconcertante, cette façon déroutante, cette causticité désarmante et ce savoir-faire consommé qui lui sont coutumiers, M. Victor-Gaston Martiny, le distingué et érudit architecte en chef de la Province de Brabant, aurait, sinon, provoqué une levée massive de boucliers, du moins, semé la confusion et le désarroi chez ces légions de bien pensants farouchement attachés aux valeurs traditionnelles et au respect inconditionnel et indéfectible à leur hiérarchie.

Aujourd'hui, nul ne songe encore à contester la pertinence ni l'opportunité d'un tel sujet qui, non seulement, répond directement aux canons didactiques dont se réclame ouvertement et publiquement le Tourisme, mais encore et surtout nous permet de pénétrer de plain-pied dans les arcanes d'une Institution qui a contribué largement et contribue toujours avec une verdure jamais démentie à l'enrichissement de notre patrimoine artistique et au rayonnement de notre culture à travers le monde. Les débuts modestes, hésitants, tâtonnants, presque honteux de cette école, confinée d'abord dans un local, pompeusement qualifié de salle, de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, mis à la disposition des doyens des peintres, des sculpteurs, des tapissiers et autres amateurs pour y exercer et y perfectionner l'art du dessin, ne laissaient nullement présager sa prodigieuse ascension ni les multiples talents qui s'épanouiraient, bientôt, à son contact enrichissant. Mais avant d'atteindre à cette renommée qui susciterait, un jour, un courant unanime d'admiration mêlée de respect, l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles qui, avec cette humilité du néophyte, n'osait encore balbutier son nom, ni afficher une dignité qu'elle sentait confusément sourdre en elle, aurait encore bien des entraves à surmonter, bien des avanies à endurer, bien des préjugés à vaincre.

Entraves sur le plan financier obligeant tous les adhérents qu'ils soient nantis du titre de professeur ou noyés dans la légion des sans grades à adopter un mode de vie communautaire pour suppléer à la carence des autorités et pourvoir aux besoins vitaux de leur organisme. On peut mesurer la somme d'abnégation, de sacrifices que durent consentir, en ces temps héroïques, maîtres et aspirants en apprenant qu'en 1729, soit dix-huit ans après la fondation de la petite école, le subsidé du Magistrat ne dépassait pas le montant de dix pistoles, somme portée, en 1763, à cent florins par an. Autant dire qu'avant l'apparition de cette figure, noble entre toutes, que fut Charles de Lorraine, gouverneur bien-aimé des Pays-Bas, dès 1763, éleva l'institution au rang d'Académie de Peinture et de Sculpture avant de couvrir, le premier, de sa signature une souscription où figureraient, bientôt, les noms les plus illustres

de la noblesse et du clergé, nos vaillants pionniers furent pratiquement livrés à eux-mêmes, et n'eurent d'autre provende que cette communion dans le culte du Beau, communion à ce point vivifiante, à ce point ardente, à ce point incandescente qu'elle leur permettrait de forcer les portes de la nuit et de naître triomphalement à la lumière.

Avanies dans le domaine de l'habitable où la course effrénée au logement, farcie de rebondissements cocasses, de coups de théâtre sensationnels, d'intermèdes pathétiques, d'anecdotes savoureuses et piquantes, astreignant les étudiants à troquer leurs oripeaux de juifs errants ou de nomades contre ceux de rats de cave, aurait suffi à alimenter avec une égale aisance comme avec un égal bonheur aussi bien le livret d'un opéra bouffe que le scénario d'une tragédie ou d'un vaudeville dans la plus pure tradition du genre. Jugez-en. Installée, lors de son ouverture officielle, le 16 octobre 1711, dans une « chambre » de l'Hôtel de Ville, notre institution nourrissait, peut-être, au départ, le secret espoir de s'implanter définitivement dans ce cadre prestigieux de la Grand-Place et, forte de lettres de créance qu'elle entendait conquérir de haute lutte, solliciter, pour le développement harmonieux de son enseignement, des locaux toujours plus nombreux, toujours plus spacieux. Très vite, d'ailleurs, les événements parurent lui donner raison et plaider en faveur de cette solution, somme toute, logique si l'on considère que l'école revêtait un caractère spécifiquement communal et qu'elle bénéficiait, de par ses statuts, de l'appui précieux du premier magistrat de la Ville, promu à la dignité de protecteur permanent de cette association. En 1737, soit vingt-cinq ans après sa

déposées dans un coin de la chambre à désigner par le directeur, qu'en outre les étudiants ne pourront ni se chauffer à l'étuve ni s'épancher en injures et encore moins se provoquer en combat singulier ou s'attendre, à cette fin, à la sortie des exercices. Jusqu'aux cancons, plaisamment appelés « garrulités » qui étaient sévèrement proscrits par le règlement. En effet, si cet ensemble de dispositions draconiennes laisse déjà transparaître cet esprit frondeur, bouillant, indépendant dont nos Académiciens revendiqueront, plus tard, sinon l'exclusivité, du moins la paternité, il lève, aussi, incidemment, le voile sur les problèmes qu'engendrait, pour la saine distribution des travaux, un local devenu, désormais trop exigu.

Problèmes qui allaient, dès 1752, se poser avec une acuité particulière au point que l'accroissement constant de la population scolaire nécessiterait le transfert d'une partie des services dans une salle aménagée au premier étage du cabaret de « La Tête d'Or ». Solution de fortune puisqu'en 1763, un regroupement des classes s'opérait sous les toits accueillants de l'Hôtel de Ville où des conditions plus humaines de travail étaient offertes aux artistes en herbe et insufflait, du même coup, à l'institution un regain d'activité. Regain, hélas, éphémère puisque déjà mise en veilleuse, dès 1792, en raison des événements politiques, l'académie ferma ses portes, en 1794, pour les rouvrir, en 1800, à la requête des artistes eux-mêmes, suite à un arrêté pris le 19 vendémiaire de l'an IX par Rouppe, maire de Bruxelles. Réinstallée dans l'enceinte de la maison communale de Bruxelles, ce cadre béni de son enfance, l'Académie vivota plus qu'elle ne s'épanouit sous le



Fernand
DE BONNAIRES

Esquisse en plâtre.

Un projet de médaille
pour le 250^e anniversaire
de l'Académie Royale des Beaux-Arts.



fondation n'était-elle pas déjà dotée d'un règlement d'ordre intérieur et encadrée par cinq directeurs. Si le vocable de directeur ne doit pas être entendu dans le sens communément admis, de nos jours, mais dans celui plus restrictif de chef d'atelier, le nombre sensiblement élevé de dirigeants est, pour nous, faute de statistiques précises, un indice particulièrement révélateur de l'extension que notre petite école avait acquise en l'espace d'une génération, sentiments encore renforcés par les mesures drastiques de discipline, truffées, d'ailleurs, de détails savoureux, qu'édicta, en 1742, le Magistrat et où il est notamment stipulé expressément que les élèves ne pourront se présenter aux cours en épée ou armés de cannes, que les dites épées ou cannes devront être

Premier Empire d'abord, sous le régime hollandais, ensuite à telle enseigne que, traquée par la voracité d'une Administration communale en lente mais constante inflation, elle dut chercher refuge dans l'ancien palais du cardinal Granvelle, sis à front de la rue des Sols.

Le fait qu'elle bénéficia de la sollicitude toute spéciale du roi Léopold I^{er} qui la gratifia, par arrêté en date du 11 décembre 1835, de l'épithète honorifique de Royale ne mit pas, pour autant, un terme aux tribulations de notre valeureuse association. Bien plus, expulsée déjà en 1834 sans autre forme de procès, de son nouveau foyer de la rue des Sols, pour faire place à l'Université Libre de Bruxelles, fraîchement émoulue des limbes, elle fut proprement mise

en boîte dans les souterrains du Palais de l'Industrie, érigé à l'emplacement occupé, actuellement, par le Musée d'Art Ancien où elle mena, à son corps défendant, cette existence de troglodyte que devait, un siècle, plus tard, prôner ouvertement une certaine jeunesse soucieuse, sans doute, d'illustrer, la stupéfiante versatilité de la nature humaine. On imagine, aisément, le tollé général que souleva, parmi la population estudiantine, pareille décision et la séquelle de catarrhes, angines, gripes qui en résultèrent et auxquels on appliquait une thérapeutique de fortune qui prenait, plus qu'à son tour, la forme d'un absentéisme vindicatif et réprobateur.

Était-il écrit que notre Académie boirait le calice jusqu'à la lie ? Quoi qu'il en soit, sa libération, en 1851, des miasmes nauséabonds, délétères et morbides des caves du Palais de l'Industrie qui, en toute autre circonstance, aurait soulevé les poitrines à l'unisson dans un débordement tumultueux d'allégresse et de gratitude, ne suscita auprès des plus farouches partisans de la « transhumance » qu'un enthousiasme modéré. A vrai dire, quitter l'humidité malsaine de sous-sols abhorrés pour être plongé, sans transition, dans l'immensité glaciale de l'austère Grand Hospice de Bruxelles suffisait, amplement, à tempérer bien des ardeurs, fussent-elles, juvéniles et insouciantes. Sortie, non sans peine, des sinistres catacombes du Palais de l'Industrie notre Académie encore aurait à lutter, pendant près de deux décennies, contre l'engourdissement qui la gagnait et l'étiolation qui la menaçait sous les voûtes écrasantes de cette gigantesque nécropole que constituait le Grand Hospice avant de pendre joyeusement la crémaillère dans l'ancien couvent des Bogards qu'elle occupe, encore, de nos jours.

Il semble que cette implantation définitive ait, sinon stimulé, du moins favorisé largement la germination d'un programme plus fouillé, plus éclectique, plus ductile aussi, qui se traduisit, entre autres, en 1886, par l'adjonction d'une Ecole des Arts décoratifs et la fondation d'une Bibliothèque artistique d'une valeur inestimable, par l'admission aux cours, en 1889, des jeunes filles, décision que l'on croyait semée d'embûches en raison des dangers engendrés par la promiscuité mais qui s'avéra, à l'ahurissement général et à la confusion des misogynies invétérées comme extrêmement heureuse et bénéfique, poussant même les jeunes gens à émonder de leur lexique quelques tournures rabelaisiennes dont la trivialité aurait plongé dans les transes... d'autres Académiciens beaucoup plus chatouilleux, ceux-là, quant au

LE SALON DU BATIMENT DE CHARLEROI.

Le 7^e Salon du Bâtiment et des Vacances de Charleroi (placé sous les auspices de la Foire de Printemps !) a été inauguré, comme il convient, le samedi 23 mars, au Palais des expositions de la ville.

Sa principale section est consacrée à l'habitation : bâtiments-types, matériaux de construction et de décoration, ameublement et notamment l'ensemble « Prestige des Métiers d'Art ».

Cette section couvre, cette année, l'entièreté du hall 1 (9.200 m²), ainsi que l'esplanade où l'on voit notamment des chalets de vacances.

La Fédération touristique du Brabant n'a pas manqué, comme précédemment, d'apporter sa participation au Salon.

Elle a conçu un nouveau stand qui ne comporte pas moins de trente mètres carrés, qui fait l'admiration de tous les connaisseurs.

Des projections de diapositives font valoir les prin-

respect de la lexicologie, par la réorganisation, enfin, en 1936, à l'échelle nationale, de l'enseignement de l'Architecture suivie, elle-même, de près par la projection légale du titre et de la profession d'architecte.

Avant de terminer son éblouissant morceau d'éloquence, dont l'impeccable canevas atteste à l'envi, que l'on cultive à l'Académie de Bruxelles, avec un égal bonheur, d'autres arts que ceux relevant du domaine plastique, graphique ou décoratif, par une attachante et émouvante évocation des grandes figures qui portèrent bien haut et bien loin le renom de cette institution, M. Martiny, en connaisseur avisé, nous transporta durant quelques instants, au cœur même de cette ruche bourdonnante et fécondante. Moments inoubliables que ceux passés au contact électrisant du Grand Bal de l'Académie, chaque année, confond et désarme ses détracteurs les plus féroces comme les plus endurcis par son faste et son exubérance incomparables; moments déroutants que ceux vécus le jour du baptême de nos catéchumènes où le rituel désarçonne le profane par son singulier dosage d'épicurisme et d'ascétisme, où les pratiques à peine avouables voisinent gaillardement les principes moraux les plus rigoristes: moments angoissants, pathétiques que ceux éprouvés dans ces « loges », authentiques cellules monacales, où, soustrait aux regards indiscrets, l'étudiant cherche anxieusement cette inspiration souvent fuyante, souvent évanescence dont dépendra, peut-être, l'orientation de toute sa carrière.

Combien ne l'ont-ils pas trouvée, cette inspiration, à l'ombre de ces réduits, ou à même le grabat, au terme d'une épuisante introspection ou d'interminables colloques avec la Muse et ne l'ont-ils pas traduite en des œuvres d'une fulgurante beauté ? Nous songeons, notamment, à Anto Carte, Hippolyte Boulenger, James Ensor, Henri Evenepoel, Léon Frédéric, Jean-Baptiste Madou, François-Joseph Navez, Alfred Stevens, Edgard Tytgat, Vincent Van Goch, Guillaume Vogels ou Rik Wouters, pour la peinture, à Godecharle, Julien Dillens, Constantin Meunier, Georges Minne, Victor Rousseau, Eugène Simonis, Thomas Vinçotte ou encore Wouters pour la sculpture, à Claude Fisco, Joseph Poelaert, Alphonse Balat, J. Van Ysendyck, Henri Maquet, Jean Baes, Victor Horta, Paul Bonduelle, J. Van Neck ou M. Van Goethem pour l'architecture. Leur enveloppe charnelle peut avoir rejoint le royaume des ombres, leur esprit demeure toujours pour témoigner, au travers de leurs œuvres, de la pérennité de la lumière.

Yves BOYEN.

cipales beautés touristiques de la région sud de notre province.

Quant à l'ornementation, fleurs et fruits, elle sort de l'ordinaire grâce à la collaboration active des Halles aux Producteurs.

Signalons enfin que la Fédération a fait don, pour la tombola du Salon, d'un cadeau qui sera certes apprécié par l'heureux bénéficiaire : un séjour de sept jours à Chaumont-Gistoux, pour deux personnes. L'exposition restera ouverte jusqu'au 7 avril.

AU MUSEE CHARLIER.

Le musée Charlier, 16, avenue des Arts, à St-Josse-Ten-Noode est ouvert aux visiteurs le dimanche de 10 à 13 heures.

Une section vient d'y être ajoutée.

Il s'agit de celle de l'histoire locale.

Des visites guidées peuvent être effectuées. Il suffira de s'adresser au conservateur : Mlle Yvonne du Jacquier, tél. 18.53.82.

La 36^e Foire Internationale de Bruxelles

ELLE SE TIENDRA DU 30 AVRIL AU 12 MAI

C'est du mardi 30 avril au dimanche 12 mai 1963 que se tiendra, dans les Palais du Centenaire, la 36^e Foire Internationale de Bruxelles.

Elle sera accessible au public tous les jours, y compris les dimanches et jours fériés, de 10 à 18 h. sans interruption. De plus, une soirée spéciale est prévue pour le mercredi 8 mai; ce jour-là, les portes resteront ouvertes de 10 à 22 heures.

Cette 36^e Foire couvrira une superficie globale supérieure à celle de 1962, notamment en raison de la participation, cette année, du groupe « Matériel de génie civil », qui se fait suivant un rythme biennal.

Depuis un certain temps la totalité des superficies disponibles est réservée. Le nombre d'exposants déjà inscrits dépasse 4.500 (4.515 en 1962). Des firmes industrielles de 34 pays y seront représentées et l'on peut s'attendre à un nombre important de visiteurs. En 1962, l'on enregistra le passage à la Foire d'acheteurs originaires de 74 pays. Signalons encore qu'au nombre des exposants figurent 16 % de firmes nouvelles.

Le rayonnement international de la Foire de Bruxelles s'affirme aussi par la présence, au Heysel, de stands officiels réservés par les gouvernements étrangers. Dès maintenant, onze gouvernements ont réservé des stands. Ce sont : l'Allemagne fédérale, la Bulgarie, la Grande-Bretagne, le Grand-Duché de Luxembourg, l'Etat d'Israël, l'Italie, le Portugal, la Roumanie, la Suède, l'Uruguay et les U.S.A.

TREIZE JOURNEES NATIONALES

Les onze participations gouvernementales officielles à la Foire donneront lieu à autant de journées nationales, auxquelles s'ajouteront les journées de la France et des Pays-Bas.

Plusieurs groupes d'hommes d'affaires étrangers ont déjà annoncé leur intention de visiter la 36^e Foire internationale. Citons entre autres des délégations

japonaises, siciliennes, sud-américaines... Des industriels des Etats-Unis d'Amérique sont également attendus.

Le jeudi 9 mai, les délégués des Chambres de Commerce belges à l'étranger donneront des audiences ouvertes à tous les hommes d'affaires belges qu'intéressent les débouchés offerts à notre économie par les marchés étrangers.

C'est à la Rotonde du palais 1 que se dérouleront ces entretiens, menés par les dirigeants et les délégués des Chambres de Commerce belges établies dans les pays suivants : Allemagne, Argentine, Australie, Brésil, Canada, Colombie, Espagne, Etats-Unis d'Amérique, France, Grande-Bretagne, Italie, Maroc, Mexique, Pays-Bas, Portugal, Suisse, Uruguay, ainsi que le secrétaire général de la Chambre de Commerce belgo-luxembourgeoise-polonaise.

LE CONCOURS LITTERAIRE DE LA PROVINCE DE BRABANT POUR 1963.

Le concours littéraire de la Province de Brabant pour 1963 est réservé aux essais. Les concours ultérieurs seront respectivement réservés à la poésie (1964) à la littérature dramatique (1965) et aux romans et nouvelles (1966).

Le concours vise à l'attribution de deux prix littéraires, chacun d'un montant de 20.000 F affectés respectivement aux œuvres écrites en langue française ou en langue néerlandaise.

Les manuscrits, ainsi que les œuvres publiées après le 1^{er} janvier 1959, doivent être adressés en triple exemplaire avant le 1^{er} juin 1963 à M. le Gouverneur de la Province de Brabant, rue du Chêne, 22, Bruxelles, où les intéressés peuvent se procurer le texte complet du règlement du concours.

Les œuvres doivent être accompagnées des pièces justificatives prévues par le règlement.

Nos Midis du Tourisme

BUFFET : 12 heures — CONFERENCE : 12 h 30 à 13 h 30

8 AVRIL 1963

« De Kempen », par René BUCKINX, secrétaire de la Fédération touristique de la province d'Anvers (diapositives en couleurs).

Nos Soirées du Tourisme

BUFFET : 18 heures — CONFERENCE : 18 h 30 à 19 h 30

18 AVRIL 1963

« Paris, Versailles, Fontainebleau, Chartres, pages d'histoire, d'art et de souvenirs », par René BRIADE, rédacteur en chef de la revue « Partir » des Amis du rail (diapositives en couleurs).

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

AVRIL

- 6 BRUXELLES. — Palais des Beaux-Arts : XXXII^e gala du folklore wallon.

Parmi les tableaux qui seront évoqués signalons celui du : vaillant pays roman de Brabant et sa ville de Wavre : « Sainte Rène et le Wastia ».

- 7 SCHAERBEEK : Grand cortège carnavalesque.

C'est pour la 53^e fois que défile dans les rues de la commune un des plus beaux cortèges carnavalesques qu'il nous est donné de voir. Les « Géants » de Schaerbeek qui portent les noms « Pogge et son Epouse » figurent également dans le défilé.

GRIMBERGEN : Concert de Carillon, tous les dimanches d'avril.

HOEGAARDEN : Procession des « Douze Apôtres ».

Hoegaarden est la seule localité en Belgique où s'est maintenue l'ancienne coutume de faire la procession des Rameaux dans laquelle figure le Christ assis sur un âne, accompagné des 12 apôtres et des 4 disciples. La « Confrérie des 12 apôtres » existe depuis le 12 mars 1631. Au Moyen Age, cette cérémonie était célébrée dans l'immense majorité des paroisses de Belgique.

- 14 BRAINE-L'ALLEUD : Cortège carnavalesque.

Outre les groupes locaux et ceux venant de Wallonie, le cortège comprendra plusieurs groupements étrangers, notamment hollandais. Lieu de rassemblement près de la gare du vicinal à 13 h 30. Départ 14 heures.

- 15 HAKENDOVER : Procession du Divin Rédempteur.

De toutes les manifestations pascales, le pèlerinage d'Hakendover est certainement la plus pittoresque, la plus animée, celle qui attire la plus grande foule.

Son origine est très ancienne. La légende initiale la fait remonter à l'an 690.

LEMBEEK : La Marche de St-Véron.

Des sonneries de clairon alertent la population dès le matin, car à 8 heures, aussitôt la messe terminée, la procession se met en marche, fait le tour de la localité, accompagnée du clergé, des confréries et de symboles religieux. Puis les compagnies militaires entourant le reliquaire de saint Véron s'entour « qui ne se termine qu'à 6 heures du soir, dans sa complète magnificence. Les « soldats de Pâques », tels que d'aucuns les appellent, méritent les compliments de leurs concitoyens et le bourgmestre ne manquera pas de les féliciter.

DIEGEM : Pèlerinage à sainte Corneille.

WATERMAEL-BOITSFORT : Féerie lumineuse à l'occasion de la floraison des cerisiers du Japon, jusqu'au 30 avril.

- 25 AUDERGHEM : Arrivée du Tour de Belgique cyclistes professionnels.

- 30 BRUXELLES : Palais du Centenaire, Foire internationale (jusqu'au 12 mai). « Mercator ». — III^e Salon international de la navigation dans le cadre de la Foire internationale.

MAI

- 4 VILVORDE : Ouverture de la Kermesse de la Consolation.

Sortie des « Géants » (« De Reus — de Reuzin — Janneke et Mieke ») datant du XV^e siècle.

- 5 VILVORDE : Procession et Pèlerinage à Notre-Dame de Consolation.

GRAND-BIGARD : Procession des reliques de sainte Wivine.

MARBAIS : Procession religieuse et folklorique de la Sainte-Croix.

Le départ est donné à 4 heures du matin. La procession se rend à Villers-la-Ville, où une messe est dite pour la foule des pèlerins qui ont chanté pendant des heures précédés d'une cavalcade de chevaux et d'un groupe de tambourinaires.

- 12 VILLERS-LA-VILLE : Procession renommée à Notre-Dame des Affligés.

Notre-Dame est priée pour tous les maux. D'innombrables ex-voto ont marqués au cours des siècles la reconnaissance des malades; ils étaient autrefois dans la belle église où l'on peut admirer le « Retable de la Mort de la Vierge ».

SAINT-JOB (Uccle) : Procession de St-Job.

La petite chapelle de St-Job contient un superbe tableau de Crayer, représentant « La Tentation de saint Job ». Le saint est invoqué contre la mélancolie, les blessures mais surtout contre les ulcères.

- 15 BRUXELLES (Notre-Dame du Sablon) : La confrérie judiciaire de St-Yves fait chanter une messe solennelle à 11 h 30.

- 19 GRIMBERGEN : Procession de St-Servais.

- 26 BRUXELLES : IX^e Congrès européen de la Brewery.

FOREST : Cortège carnavalesque.

JUIN

- 2 BRUXELLES : Messe des « Roys » du Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers, en l'église de Notre-Dame au Sablon.

LOUVAIN : Plantation du Meyboom.

HAL : Cortège historique de Notre-Dame de Hal et Foire de la Pentecôte.

- 3 ANDERLECHT : Procession historique de Saint-Guidon (départ 3 heures).

TERVUREN : Grande procession.

- 23 NIVELLES : 750^e anniversaire de la mort de Ste-Marie de Nivelles. Un « Jeu de Marie » et une exposition d'orfèvrerie.

- 29 TIRLEMONT : Fête des Archers avec la participation des géants.

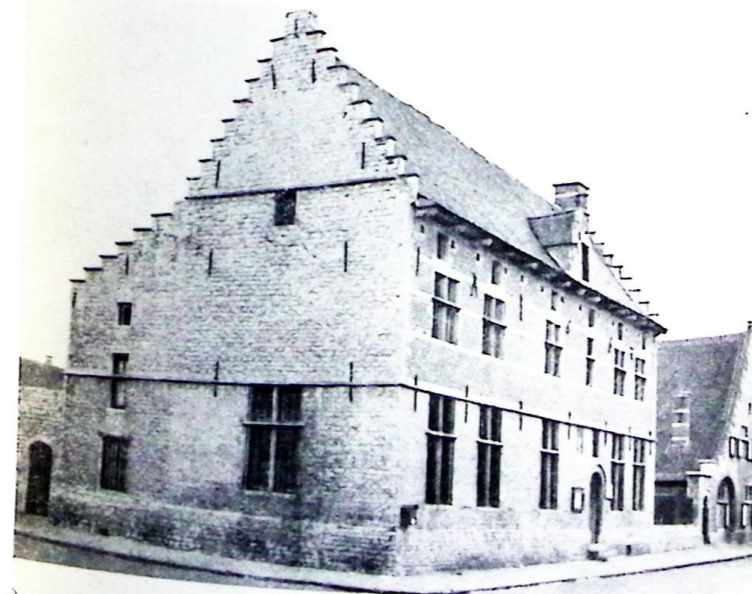
WAVRE : Procession de Noville-sur-Mehaigne. Cortège folklorique jusqu'à l'église Notre-Dame de Basse-Wavre.

- 30 ZAVENTEM : Cortège folklorique.

QUATRE MONUMENTS CLASSÉS

Par arrêtés royaux en date du 5-12-1962 sont classés les monuments suivants :

La maison communale à Perk (datée de 1652), jolie maison de pierre aux étages supérieurs de briques rayées de cordons de pierre et qui s'agrément de pignons à redans, de baies à meneaux et d'une porte cintrée.

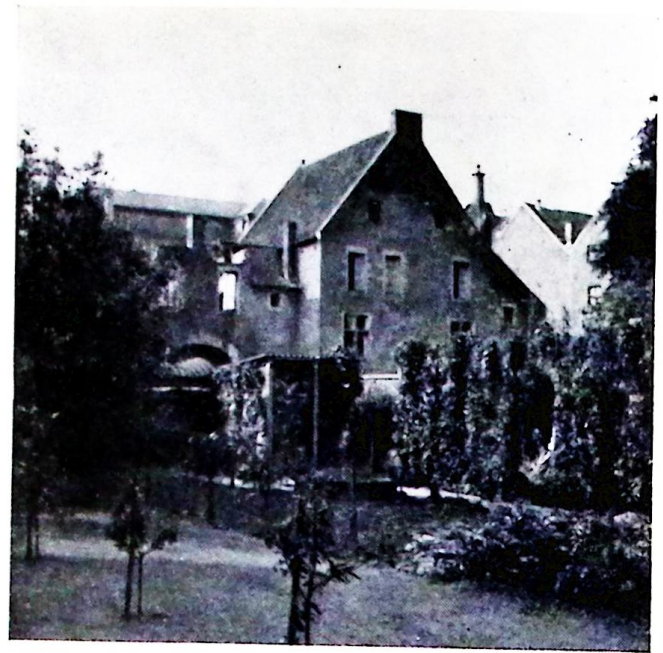
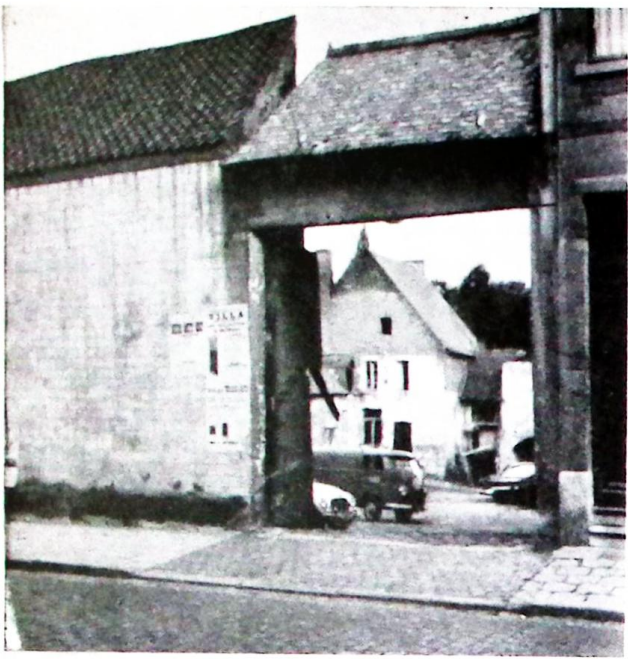


A droite, l'église Saint-Remy à Wambeek, qui est peut-être la plus monumentale de la région. Sa construction s'échelonne sur plusieurs siècles.

Sur les plinthes des montants en pierre bleue du portail d'entrée se lisent les chronogrammes donnant la date de 1675.

(Photos : G. Teurlings.)





*L'HOEVE MELIJN,
une vieille ferme brabantonne au cœur de Tervuren.*

Par un porche largement ouvert (notre photo de gauche) sur la chaussée de Bruxelles, le promeneur peut apercevoir l'ensemble des bâtiments qui subsistent.

(A droite) La vue extérieure de la ferme, vers le nord, est remarquable...

Il entre dans les intentions de l'administration communale de créer là un musée folklorique et historique et un centre culturel et touristique.



*Le beau château
Nieuwermolen
de Capelle-Saint-Ulric.*